

Les Chroniques de Mab

*Le Vampire de
l'Aube*



D.O.Nairn

A Journey beyond the Forgotten Frontiers

Les Chroniques de Mab

Le vampire de l'Aube

**ou voyage sur les mers d'une magicienne blasée, d'une princesse incertaine
et d'une journaliste fatiguée.**

Par D. O. Nairn

| | |
|-------------------|-----|
| Chapitre 01 | 4 |
| Chapitre 02 | 13 |
| Chapitre 03 | 22 |
| Chapitre 04 | 34 |
| Chapitre 05 | 46 |
| Chapitre 06 | 55 |
| Chapitre 07 | 68 |
| Chapitre 08 | 78 |
| Chapitre 09 | 90 |
| Chapitre 10 | 103 |

Chapitre 01

Agathe Baroque était des plus lasses. Sa précédente aventure face à cette noirceur remontant du centre de la Terre l'avait épuisée tant physiquement que mentalement. Cela faisait bien une semaine qu'elle était revenue dans son petit manoir en ville, mais rien n'y faisait ; ni les tisanes de M^{me} Berlu, sa femme de chambre ; ni les massages d'Anny, sa femme à tout faire ; ni même les meilleurs vins rapportés par M. Fransiz, son valet, de chez le caviste favori de la dame. D'aucuns auraient sans doute diagnostiqué une quelconque affliction, or les médecins de la cité princière de Dianty ne juraient que par les saignées, et Agathe, prétendument originaire de Granalbine, savait bien que ce type de remède n'était pas ce qu'il lui fallait.

– Peut-être notre Dame souffre-t-elle d'un mal de nature magique ? interrogea M^{me} Berlu au lever de sa maîtresse, cependant cette dernière dénia.

Rien de magique dans son état, savait Agathe Baroque, qui était une véritable experte du domaine, même si ses collègues de la confrérie lui refusaient toujours ce statut avec obstination.

– Peut-être est-ce quelque chose de plus intérieur, proposa Anny qui ramassait les vêtements de la veille à envoyer aux lavandières. De ces maux de l'âme que seule la confession guérit.

M^{me} Berlu, qui n'appréciait pas la familiarité que la maîtresse des lieux tolérait de sa domestique, enjoignit la jeunette à se concentrer sur son travail plutôt que sur des paroles absurdes. *Parfois, la discrétion d'Alexandra me manque*, pensa si fort la femme de chambre que la magicienne le perçut. Sa morosité n'en fut que plus pesante, car à elle aussi la présence de la précédente femme à tout faire, désormais reconvertie en journaliste, manquait.

Là était le problème, savait la maîtresse des lieux. L'aventure qu'elle avait vécue avec son ancienne employée avait fait resurgir l'affection qu'elle lui portait, et cette nouvelle séparation la mettait face

à sa solitude. Oui, il y avait M^{me} Berlu, cependant la bonne dame n'avait pas l'esprit vif d'Alexandra ; Anny avait la fougue, sauf qu'elle manquait d'une âme aventureuse et n'aspirait qu'aux bonheurs simples ; quant à M. Fransiz, il était un homme de compétence, rien de plus.

Qui restait-il ? Personne. Plus renfrognée qu'à son réveil, la magicienne se plongea donc dans son travail d'étude, où elle demeura tout le jour et une partie de la nuit. Allait-elle ainsi passer ses prochaines années ? N'était-elle pas venue à Dianty pour vivre une vie plus simple ? Oui, elle voulait le calme, mais entre deux tempêtes, réalisait-elle. Et par-dessus tout, bien que prétendument misanthrope dans sa jeunesse, elle avait compris qu'elle souhaitait de la compagnie. Et pas uniquement de la part de personnes qui lui devaient tout. Elle convoitait une amie... ou peut être un amant ?

Elle rougit presque. Oh, cette belle dame n'était pas complètement ignorante des choses de l'amour, néanmoins l'unique homme qui avait partagé ses draps n'avait désiré que son corps malgré ses doux mots. Une jeune femme de nature commune n'en aurait rien su et aurait profité de l'instant, cependant la magicienne pouvait percevoir les pensées, et celles de l'homme l'avaient dégoûté. Désormais, elle se permettait de lire en ceux qui montraient de l'intérêt à la connaître plus que civilement, et chaque lecture n'avait que réaffirmé son dégoût.

Elle effaça l'idée d'un désir charnel, réaffirmant son envie d'une relation platonique, et son esprit se retendit vers Alexandra. Où était-elle ? Que faisait-elle ? Et avec qui ? Ces questions n'étaient pas saines, savait la magicienne. Lors de sa démission du service de la dame, l'ex-femme à tout faire avait été claire sur son souhait de ne plus la voir. Et si le destin les avait temporairement réunies et qu'elles avaient joint leurs forces pour vaincre la noirceur, Alexandra avait quitté Agathe sans grands regrets. Du moins, c'était ce que la posture de la journaliste disait, dame Baroque lui ayant promis de ne pas outrager les secrets de son cerveau.

Au Diable Alexandra, tempéra la magicienne intérieurement. Elle n'était pas son âme sœur, juste une jeune femme dont l'enthousiasme lui avait plus. Elle n'était pas unique, seulement dame

Baroque n'avait pas eu le temps de découvrir beaucoup d'autres personnes depuis son arrivée dans la cité princière. Elle avait longuement bataillé pour obtenir son statut officiel de mage auprès de la Confrérie et avait accompli quelques tâches, cependant elle n'avait pas encore vraiment découvert la cité et c'était cela le réel but de son emménagement.

Cela étant dit, la magicienne souhaitait rejoindre la bonne société de la ville et rencontrerait des gens. Mais comment ? Si quelques curieux avaient effectivement fait le déplacement pour la saluer à son arrivée, ses démêlés avec la famille Tulzy, suivis de l'incident de la colonne de flamme, avaient conduit ses voisins à ne plus la gratifier que de salutations courtoises lors de rencontres fortuites.

– Y a-t-il des clubs ? se demanda dame Baroque.

– Oh oui, lui dévoila M^{me} Berlu. Nombre de gentilshommes se retrouvent dans des établissements privés pour parler cigares, vins et activités physiques ou intellectuelles. Votre oncle était d'ailleurs membre de nombre d'entre eux !

– Et pour les femmes ? insista la maîtresse des lieux.

– Comment cela ?

– N'y a-t-il pas de clubs pour femmes ?

– Eh bien, hésita la domestique, je ne crois pas avoir entendu parler de clubs à destination des dames. Nombre d'épouses se retrouvent régulièrement dans des salons de thé ou de café, voire au sein des demeures familiales, toutefois je n'ai jamais entendu parler d'établissement dédiés à cela.

– Et j' imagine que question mixité...

M^{me} Berlu eut un rire en croyant à une blague de sa maîtresse, et la dame ne releva pas.

Les jours passaient et Agathe Baroque, par une association de travail et d'alcool, retrouvait un peu de gaieté.

-

Au palais, la princesse Mahaut n'avait pas besoin de travail ou d'alcool pour trouver de la gaieté : fut tantôt un simple marmiton à la carrure de bûcheron et un loup suffisaient. Cependant depuis l'affaire du pendentif trafiqué, et l'intervention de la mage granalbienne pour régler le problème, la gouvernante de la jeune femme ne lui laissait plus une seconde de liberté. Ainsi, alors que Mahaut souriait aimablement à l'espérer membrus, nouveau membre du palais, sa préceptrice lui enjoignit de la suivre vers l'étude où le Prince la mandait. Frustrée dans ses désirs, la princesse s'exécuta tout de même.

Arrivées dans une pièce pleine de livres poussiéreux, les deux femmes de statuts inégaux s'inclinèrent d'une même courbure face à l'impressionnant monarque. L'oncle de Mahaut était de ces hommes qui, même sans couronne, aurait inspiré l'envie aux vierges et matrones. Grand, fort et beau, il était également philosophe et guerrier. Il portait un habit de satin de soie pourpre, aux boutons recouverts d'étoffe finement brodée de ses armoiries, doublé en toile de laine crème, et une culotte de satin de soie, également pourpre, attachée d'une boucle d'or. Le tout était brodé au point de chaînette de magnifiques représentations des montagnes de la Catemontuosa Giganti. Le parfait prince pour la parfaite cité de Dianty.

– Relève toi, ma fille, tonna doucement la sérénissime voix en prenant la main de sa nièce. Tu peux nous laisser.

– Altesse, acquiesça la gouvernante en quittant la pièce.

– Je ne savais pas que nous avions une leçon aujourd'hui, dit la princesse en s'asseyant dans le fauteuil où la conduisit son oncle.

– Ce n'est pas le cas, répondit l'homme en s'installant en face.

– Alors que me vaut cette rencontre ? Et ne me dites pas que vous souhaitez simplement jouir de ma compagnie, vous ne m'avez pas adressé de paroles communes depuis des mois.

– Depuis ton affaire oui, confirma le prince avec un regard qui devint de glace avant de se radoucir. J’ai réfléchi à ton comportement, ainsi qu’au mien. Et après une longue réflexion, il m’est venu la conclusion que tes fautes étaient sans doute également les miennes.

À ces mots, la princesse resta coite. Le prince reprit :

– Je ne fus pas le parent qui convint à une jeune fille, et mon choix d’éducateurs fut sans doute dilettante. Je ne voyais pas en toi ce que j’aurais dû. Désormais, il est trop tard pour être un père, et il est trop tard pour que tu sois ma fille, pour autant le poids du diadème plane au-dessus de ta tête et il te faut t’y préparer véritablement.

– Vous me considérez toujours comme une possible... ? bégaya Mahaut. Même après ce que j’ai fait ?

– Il m’est dur de l’accepter, mais aurais-tu été homme que ton acte ne serait qu’une bévue de jeunesse. Ton cousin à Gan n’est pas, d’après ce que ses domestiques rapportent, exempt de ce vice. Et lui ne prend pas la peine de se protéger d’un talisman. Vous n’êtes que deux, et à faute égale, je dois favoriser celui dont la vertu est la plus pure. Et tu en disposes.

– De quelle vertu parlez-vous ? demanda la princesse quelque peu décontenancée.

– De l’amour véritable de sa patrie et son peuple. Malgré tout tes torts, cette qualité ne te fait pas défaut et elle est la plus essentielle a un possible futur monarque. Ainsi ma décision est prise de ne pas te déshériter.

À ces mots, qu’elle n’imaginait pas entendre, Mahaut s’agenouilla face à son oncle.

– Merci mon prince, dit-elle avec des sanglots dans la voix avant que le monarque ne la relève.

– Oui... pour autant, mon cœur reste profondément meurtri.

– Je ferai tout pour guérir cette blessure, dit sincèrement la princesse.

– Il faudra du temps et de l’effort. Comme je l’ai dit, il est trop tard pour que tu sois ma fille... Malgré tout, tu seras mon héritière face aux Conseils qui favoriseront ton cousin. Pour cela, tu vas devoir renoncer à tes loisirs les plus indignes et prendre cette place. Tu as à apprendre des choses que tu aurais déjà dû connaître, et dont j’ai eu le tort de te faire sotte. Cela doit changer. J’ai fait mander des femmes à même de te préparer. Elles prendront la place de tes si légères dames de compagnie que j’ai renvoyées à leurs demeures. Elles ne seront pas des compagnes de jeux, néanmoins leur contact te sera salutaire. Tu les traiteras donc en égales.

– Je me soumettrai à vos moindres exigences.

– Bien, acquiesça le prince en s’éloignant un peu. Tu vas également devoir faire preuve de courage, car tu vas être amenée à faire plus pour le peuple. Celui de l’Urbs, évidemment, néanmoins notre nation va au-delà des murs, et il sera de ton devoir d’aller au-devant des gens du continentia. À commencer par les possessions insulaires.

– Oh, fit la princesse, frappée par cette information. Quitter la cité...

– Il va te falloir également connaître les peuples des nations voisines. Leurs us et coutumes.

– Devrai-je aussi m’y rendre ? trembla presque Mahaut, déjà effrayée à l’idée de l’éloigner de la cité et à la pensée du monde n’étant pas Dianty.

– Non, la rassura son oncle. Notre ville est suffisamment pleine de barbares pour que tu en côtoies de notables. Dans un premier temps, j’ai pensé à cette étrange femme à qui tu as confié de garder pour elle ton secret le plus grave.

– La mage granalbienne ? demanda Mahaut d’un souffle d’horreur.

– Agathe Baroque, oui.

Alexandra, sur sa boule d'écriture mécanographique, finissait de mettre au propre la troisième version de son texte concernant l'épisode de la noirceur remontant du centre de la Terre. Les corrections du rédacteur en chef du journal, pour lequel elle l'avait écrit et qu'elle appréciait, avait expurgé une grande part des éléments les plus irréalistes. La jeune femme regrettait un peu que le texte ne fût plus qu'une tragédie de famille campagnarde due à quelques empoisonnements du sol, alors qu'il y avait plus. Elle gardait tout de même pour elle le premier jet relatant fidèlement l'épisode, ainsi que le deuxième que son ami Frederico avait ampoulé des bons mots qu'aimait tant les lecteurs. Elle trouverait bien un jour le moyen de publier une version à la fois fidèle et captivante, se disait-elle.

Elle relut le texte. Tant de paroles qui omettaient une part des faits avérés... Cette année comme pigiste lui avait beaucoup fait reconsidérer sa sacro-sainte obsession de la vérité et elle intégrait un peu plus chaque jour que la croyance en l'exactitude d'un fait témoigné était bien souvent une tromperie de l'esprit. Le simple acte de définir une chose indéfinissable, comme lors de son aventure, bouleverser tout. Comment mettre en mots ce qu'il lui était presque impossible de totalement comprendre, alors qu'elle avait été une observatrice primaire des événements ? À tout juste dix-sept ans, même si elle prétendait en avoir vingt-et-un auprès de son employeur, elle observait sa morgue elle-même de seize avec un mélange de dépit et de tristesse. La réalité avait brisé ses fantasmes, et elle se disait parfois qu'un emploi de secrétaire aurait été plus sain, à la fois pour sa sécurité financière ; le travail de pigiste étant précaire ; et pour la santé de ses confortables illusions enfantines.

Elle s'étira et toucha l'un des murs de sa chambre. Elle en sourit. La pièce avait beau ne pas être assez grande pour qu'elle puisse s'allonger par terre en tendant les bras, elle y était bien. Elle vivait dans un logement-couvent pour jeune femme célibataire et veuve de guerre. C'était un établissement princier. En cela, il disposait de plusieurs avantages : un loyer fixe, des chambres individuelles et une certaine

tolérance réglementaire. Évidemment, les hommes étaient interdits de séjour, et ils encouraient des peines particulièrement lourdes s'ils étaient pris dans l'établissement, mais, par exemple, le logement n'appliquait pas les règles de présence obligatoire passé le coucher du soleil, qui excluaient souvent les femmes contraintes à travailler pour le monde de la nuit. La seule loi impérative, et conduisant à un risque véritable d'expulsion en cas d'irrespect, était en matière de santé et de propreté. Il s'agissait du reliquat d'un drame datant du siècle précédent, où la peur d'une épidémie originaire d'un logement-couvent, où vivait des femmes, prétendument atteintes de la peste, avait rendu folle une foule qui avait barré les accès du bâtiment avant d'y mettre le feu... Ironiquement, malgré la connaissance de cette tragique histoire, Alexandra se sentait particulièrement en sécurité.

Après quelques minutes à laisser sécher l'encre de la page qu'elle avait fini d'écrire, la jeune femme s'habilla de sa tenue de ville et sortit de sa chambre. Il devait être dans les onze heures et la majorité des locataires était à leurs postes dans les usines, au comptoir des boutiques ou derrière leurs bureaux des offices. Ne demeuraient que les travailleuses de la nuit et celles, comme elle, dont l'activité était plus atypique. Oh, elle n'était pas la seule femme à écrire pour un journal ou une revue, très loin de là, mais ses coreligionnaires s'orientaient rarement vers les « faits divers ». Le monde de l'édition grand public étant encore très jeune, les machines permettant l'impression en quantité n'étaient arrivées de Gan que depuis une dizaine d'années, mais le marché était florissant. Cette jeunesse avait offert à tout un chacun l'opportunité de s'y intégrer, alors que le monde du travail « traditionnel » était plus fermement réglementaire et hiérarchisé par les différentes guildes et corporations. Et puis, l'instigatrice de l'arrivée de l'imprimerie était la femme diantienne d'un industriel gannien, ce qui avait conduit les habitants de la cité à voir en cette activité quelques chose de féminin. L'image de la dame composant son texte comme elle composait un bouquet de fleurs était dans tous les esprits. Ne restait aux hommes que la fiction moins noble, comme *Les Aventures d'Irulas Brelusco*, qu'affectionnait Alexandra, ou les témoignages du réel, comme les « faits divers ».

À l'extérieur, il faisait beau. Alexandra passa les lourdes grilles du logement-couvent, louvoya devant la caserne de la milice civile avec méfiance et traversa l'échangeur du quartier adjacent avant de rejoindre, deux rues plus loin, l'imprimerie de la gazette « *Vies hors des murs* ». Passant par les grandes portes donnant sur l'assourdissante salle des machines, elle salua d'un signe les opératrices sourdes y travaillant quotidiennement. Elle traversa plusieurs pièces où étaient stockés papiers et autres fournitures, avant de rejoindre le secrétariat. Plus calme, le lieu restait tout de même perpétuellement couvert du bruit de l'imprimerie.

Personne n'aurait pu écrire quelque chose de convenable entre ces murs, alors les écrivaines du magazine déposaient simplement leurs papiers avant de repartir. Pour Alexandra, la procédure était différente, car une fois sa pige transmise à la maquettiste, elle devait parfois attendre des heures pour voir le rédacteur en chef et découvrir si elle aurait droit à une nouvelle tâche. Parfois, il n'y avait rien et elle devait repasser plus tard dans la semaine. Parfois également, il lui était demandé de relire le travail plus important d'une écrivaine régulière. Et parfois, mais plus rarement, il lui était demandé de « compléter » un texte. Si son ami Frederico était souvent demandé pour améliorer la forme d'une rédaction, Alexandra s'occupait plutôt du fond, en se renseignant auprès de diverses institutions afin de s'assurer qu'une information ne soit pas trop discordante avec la réalité. Certaines écrivaines à succès n'avaient pas la passion du fait, voire de la simple vraisemblance...

Pour une fois, l'attente fut courte et le rédacteur en chef fit immédiatement entrer Alexandra dans son bureau.

– Bonjour, Alexandra, dit l'homme avec toute l'affection qu'il portait à la jeune femme. Dis-moi, as-tu le mal de mer ?

Chapitre 02

Lors de la première affaire entre la Princesse et la Magicienne, tout s'était fait très discrètement. En dehors d'une poignée de personnes, nul ne savait qu'Agathe Baroque avait rencontré Mahaut et son oncle, le Prince. Ainsi, quand arriva une missive du palais invitant la femme pour une collation, M^{me} Berlu vit trouble. Il n'était pas donné à tout le monde de recevoir une telle proposition. La magicienne se laissait quand même un temps de réflexion.

Pourquoi donc la princesse aurait-elle voulu la revoir ? La nature officielle de l'invitation excluait tout lien avec leur première affaire, qui devait rester secrète. Dame Baroque imaginait bien pouvoir être une distraction pour notables ; une femme membre active de la Guilde des Mages était unique ; mais elle avait bien senti, lors de la séparation, que la princesse voulait mettre l'affaire, et la magicienne, loin d'elle. Peut-être était-ce une tromperie pour la faire disparaître ? Agathe dénia. Il aurait fallu à l'Altesse éliminée plus que dame Baroque pour effacer ses traces. Il ne s'agissait sans doute pas non plus de prendre des nouvelles du garçon. Peut-être n'était-ce pas la princesse qui souhaitait la voir, mais le prince ? Comme souvent, la magicienne avait senti que le noble n'était pas insensible à ses charmes. Ce n'aurait pas été la façon la plus étrange qu'un homme aurait utilisé pour la voir, cependant cela la mettrait dans une situation délicate. Quelle autre raison pouvait-il y avoir ?

Agathe se repencha sur l'invitation. Pour dans tout juste deux jours... Anny nota que cela était court et M^{me} Berlu acquiesça. Il ne s'agissait donc pas d'une affaire triviale, mais d'une urgence déguisée en collation. Cela éliminait également l'hypothèse « romantique », une personne comme le prince n'userait pas de méthodes empressées. La magicienne en vint à la conclusion qu'il devait s'agir d'une rencontre pour lui soumettre un problème ou une question. Quelque chose de suffisamment trivial pour être officiel, mais de suffisamment sensible pour que cela lui soit posé à elle, une femme, étrangère et mal vue de ses confrères de la Guilde. Un problème féminin donc, pourtant non

médical, l'Ordre de l'Hôpital du prince défendant farouchement son monopole. Quelle difficulté considérée comme « de femme » dans la ville de Dianty cela pouvait-il être ?

La magicienne voulait pousser plus avant ses réflexions afin de se préparer, en survolant quelques ouvrages, mais M^{me} Berlu demanda :

– Loin de moi l'idée de questionner vos manières, cependant ma Dame est-elle au fait du protocole princier ?

Agathe Baroque n'était ni aristocrate ni noble. Elle avait grandi dans un milieu modeste, bien que culturellement riche. À l'adolescence, elle avait rejoint l'école de magie la plus prestigieuse, où elle avait rencontré beaucoup de personnes bien mieux nées, si l'on pouvait dire. Une de ses amies les plus intimes, Mélodie Satique, était issue de la noblesse et lui avait appris quelques salutations et diverses postures, pour autant cela s'était limité à des jeux d'enfants. Le seul autre noble duquel elle fut proche, Gilles, bien qu'il eût une attitude altière, n'avait jamais tenu pour important un quelconque protocole. Ainsi singea-t-elle les deux lorsqu'elle fit démonstration de ses manières à M^{me} Berlu.

– J'ai bien peur, ma Dame, que les us diantiens soient bien différents de ceux de Granalbine... se lamenta la femme de chambre.

Une réunion d'urgence fut décrétée avec M. Fransiz, qui avait l'expérience d'avoir servi le prince lors d'une assemblée exceptionnelle des notables de la Guilde chez feu M. Flitsy, l'oncle de dame Baroque. La courte soirée faisait la fierté du valet, car il s'était distingué par sa parfaite tenue, digne du personnel du palais qui avait pris en charge le service de table. À l'invitation de la maîtresse des lieux, l'homme se permit d'imiter les manières qu'un convive devrait tenir en présence du prince. Introduction à la sérénissime présence, posture du corps et des mains, ordre de préséance de la prise de parole et nombre d'autres éléments furent mimés par le domestique. La magicienne prenait bonne note et imitait l'imitateur, se faisant corriger ponctuellement par M^{me} Berlu. Anny, qui nettoyait dans la pièce d'à côté, eut un rire en passant la tête.

– Jeune fille ! tonna la femme de chambre.

– Pardon, M^{me}Berlu, se redressa brutalement Anny. C'est juste que... Enfin...

– Un problème ? demanda la maîtresse des lieux assise dans une posture présentée par le valet.

– C'est juste... eh bien, les dames ne doivent pas croiser les jambes à table. C'est... sans offenser ma Dame, considéré comme de la courtoisie.

M. Flitsy eut un hoquet en constatant que sa maîtresse avait effectivement croisé les jambes sous sa robe, à son reflet. Il s'excusa platement de cette faute, qu'Agathe minimisa. Elle était déjà arrivée à la conclusion qu'elle ne serait jamais prête pour se montrer en présence de la princesse dans le paysage princier du palais.

– Je vais refuser l'invitation, conclut la maîtresse.

– Vous n'y pensez pas ! hoqueta M^{me}Berlu. Sauf tout mon sincère respect, personne ne peut refuser une telle invitation.

– Personne ne le fait, ou personne ne le peut ? interrogea franchement la magicienne.

– Je ne crois pas qu'il existe de loi vous obligeant à vous rendre à une sollicitation, dit M. Fransiz en pesant le pour et le contre. Mais cela serait une humiliation pour la princesse.

– Je ne pense pas qu'elle ait fait une annonce publique informant de ma possible future venue au palais. Et puis, n'est-il pas plus malvenu de l'insulter en me comportant en courtisane par inadvertance ? Elle n'avait qu'à m'inviter plus tard pour que je m'y prépare.

-

– Comment cela « elle décline » ? demanda la princesse Mahaut sans comprendre.

– Eh bien... hésita longtemps le valet en charge de rapporter les missives. C'est ce que la réponse de la magicienne granalbienne dit.

– Mais je l'ai invitée.

– Oui. Elle vous en remercie, cependant elle décline l'invitation.

La princesse resta coite. *Quoi ?* pensait-elle toujours sans comprendre avant de saisir la lettre que lui tendait le valet qui s'empessa de partir. Elle lut le message et, une fois épuré des nombreuses formules de bienséance de rigueur, ne restait que le refus.

– Un rejet ? demanda à haute voix la femme entre abasourdissement hilare et interrogation profonde. Je ne savais pas que cela était possible. L'est-ce vraiment ? Madame de Strozzi, l'est-ce ?

La marquise de Strozzi, l'une des dames choisies par le Prince pour servir de compagne de la princesse, hésitait. Elle prit la lettre que lui tendit Mahaut et l'examina. Femme de l'archichancelier de la principauté, il se murmurait qu'elle était fréquemment questionnée par son mari sur les détails légaux des lois organiques que sa charge le conduisait à devoir contresigner. Après quelques minutes de réflexion, la marquise prit la parole :

– Au sens strict, sauf ordonnance, rien n'oblige cette Granalbienne à accepter une invitation, eut-elle été émise par votre personne. C'est... contraire aux usages, pas à la loi.

La princesse se fin d'un « oh » presque enfantin. N'avait-elle jamais reçu un refus de sa vie ? se demandait-elle. Pourquoi, dans un premier temps, refuserait-on de venir au palais pour une collation ? De toute évidence, cette mage se trouvait en ville... Peut-être prévoyait-elle de la quitter pour quelques jours ? La princesse s'interrogeait plus que de raison sur cette contrariété, et cela la contrariait. Dame Tibad, la sœur d'un vice-amiral de la flotte, avait repris sa présentation des sept îles

majeures des possessions insulaires, mais Mahaut ne l'écoutait plus. Elle avait beau être assise devant la femme et sa carte maritime, rien n'y faisait. Personne ne lui avait jamais refusé quoi que ce fut et cela la frustrait comme rarement. La princesse coupa Dame Tibad :

– Marquise, je souhaiterais que vous m'écriviez une lettre d'invitation, légalement contraignante, à destination de la mage Agathe Baroque, l'invitant à m'accompagner lors de ma pérégrination maritime à bord de l'Aube. Pour l'ensemble du voyage !

– Eh bien... hésita la femme en dévisageant les autres dames de compagnies également interloquées. Je serais ravie de vous écrire une telle lettre, néanmoins votre rencontre avec cette barbare ne devait-elle pas se limiter à quelques heures afin qu'elle vous parle de sa nation ?

La princesse ne répondit pas, n'écoutant plus, trop satisfaite de son petit tour à cette mage qui osait refuser son aimable invitation.

Après la conclusion de la présentation de Dame Tibad, que Mahaut n'écouta plus que d'une oreille distraite, le repas des dames fut servi dans la Petite Salle. Le lieu était plus que discret, idéale pour garder secrètes les conversations politiquement tumultueuses ou hédonistes. Avec ses anciennes compagnes de jeu, la princesse avait souvent passé des heures à débattre philosophie des sens, chose impossible avec les nouvelles. Toutes ces femmes étaient de parfaites épouses et de parfaites croyantes, respectueuses des dogmes et réfractaires aux idées arrivées de Gan. La révolution sociale qu'avait connue le puissant voisin de la principauté leur inspirait l'effroi et non la fascination. Ainsi, la princesse se contenta de manger avant de repartir pour une leçon de morale avec l'une des nobles dames.

Le soir venu, Mahaut trouva un peu de quiétude dans la solitude de ses appartements. Elle n'était évidemment pas vraiment seule, ses femmes de chambre gravitant autour d'elle, mais elle ne les considérait pas vraiment. Elle ne les soupçonnait même pas d'être les responsables de la divulgation à son oncle de la cachette de ses livres interdits. Elle suspectait plus volontairement l'une des filles de la famille Trajani, qui avait bredouillé une prière lorsqu'elle avait présenté ses nouveaux textes

parlant de réformes ganniennes. Elle s'était aussi signée en découvrant les gravures érotiques de la princesse...

Mahaut avait beau avoir fait la promesse de se soumettre aux exigences du Prince, elle trouvait tout cela injuste. Elle ne le disait pas à haute voix, toutefois elle enviait presque son méprisable cousin, qui pouvait vivre comme il l'entendait sans craindre de perdre ses droits. *Pourquoi ai-je été faite femme ?* se plaignit-elle intérieurement. Elle était si pleine de désir, et son sexe les lui interdisait. Et désormais, il n'y aurait plus de pardon possible. Le prince l'avait absoute de son péché, le dissimulant, et elle ne pouvait le trahir. Également, il la présenterait officiellement comme son héritière, et se faire prendre dans ses vices serait alors une trahison contre Dianty elle-même. Elle ne pouvait l'accepter. Tout le poids de ces six derniers mois, si effrayant, avait disparu, remplacé par un bien plus lourd. Et ce n'était là qu'un exemple des contradictions dans ses désirs qui la frappait : être libre ; conserver son statut ; plaire à son oncle ; à la cité ; devenir princesse régnante... Elle n'avait jamais fait que caresser cette idée et, encore maintenant, cela lui semblait improbable. Mais peut-être que... Oh, elle savait évidemment que les Conseils n'auraient plus que leurs mots à dire et ils favoriseraient le phallus de son cousin, fut-il grouillant de vers. Mahaut avait beau être la plus directe parente de son oncle par le sang, celui qui coulait d'elle tous les mois la rendaient infâme pour nombre de notables.

La princesse s'affala sur son lit, après s'être fait habiller de sa chemise de nuit par ses domestiques. Véritablement seule cette fois, elle usa de ses doigts pour chasser toutes ses peines, ricanant à l'extase en se rappelant de la lettre que ne tarderait pas à recevoir cette vilaine mage qui avait eu l'outrecuidance de lui refuser une heure de son temps ! Que ne donnerait-elle pas pour voir la tête de cette si magnifique barbare, quand elle comprendrait que plusieurs semaines de navigation l'attendraient bientôt !

Alexandra fut un peu stressée à l'idée de devoir écrire dans un domaine si différent de ses précédentes œuvres. Décrire une scène de crime n'était pas comparable au portrait d'un navire assurant la liaison entre la cité princière et les possessions insulaires. Quelques heures après avoir accepté le travail, la jeune femme était prête à retourner voir le rédacteur en chef du *Vies hors des murs* pour renoncer, mais son ami Frederico l'avait convaincue que l'expérience serait enrichissante. Il était vrai qu'elle n'était pigiste que depuis une année et qu'elle ne devait pas se reposer sur ses maigres succès. Il fallait viser toujours plus haut, se convint-elle finalement, quitte à prendre quelques risques, si l'on pouvait dire.

Dans un premier temps, Alexandra récupéra quelques exemplaires de revue plus habituées aux récits de voyages. C'était une pratique nouvelle venue de Gan, comme souvent. Beaucoup de gens prenait plaisir à découvrir le monde à travers les textes d'aventuriers ou de marchands, et une petite industrie du voyage apparaissait. Évidemment, cela restait une activité bourgeoise, mais il n'était plus rare de croiser un notable ayant choisi de partir quelques semaines dans un lieu plus atypique pour se « dépayser ».

C'était sur ce créneau qu'avait décidé de se placer la précurseuse Compagnie diantienne des navires princiers. Alors que la majorité du fret maritime de personnes était assurée comme activité secondaire des bateaux marchands, les navires princiers se concentraient exclusivement sur le transport luxueux de personnes. Ainsi, en plus du voyage, étaient fournis cabine et couchette confortables, restauration de qualité et divertissement. Créée il y avait une décennie, la compagnie avait vu son nombre de passagers augmenter d'année en année, acquérant de nouveaux bateaux pour assurer une cadence de plus en plus grande de liaisons avec la cité princière.

Ses recherches faites, Alexandra finit par faire sa valise et informa la responsable du logement de son absence pour quelques jours, le temps d'un aller-retour vers la plus proche des îles des possessions.

Prenant la direction du port, la jeune journaliste n'en revenait pas vraiment. Était-elle bien la même fille qui, quelques mois plus tôt, servait comme femme à tout faire ? Le monde changeait et elle changeait avec lui, pour sa plus grande crainte.

Arrivée à destination, Alexandra navigua jusqu'au quai où était amarré l'Aube, le bateau dont elle devait faire le « portait ». Ses recherches avaient beau lui avoir décrit le navire, le voir face à elle l'impressionnait. Long d'une cinquantaine de mètres, il dépassait hors de l'eau d'un peu moins de dix, sans prendre en compte l'unique mat placé à l'avant. Même si elle ne comprenait pas vraiment ce que cela signifiait, la pigiste savait qu'il s'agissait d'un navire à coque en bois recouvert d'une fine couche de métal hydrophobe, lui offrant une vitesse supérieure. Il était autant adapté au calme du détroit du Malleatoris qu'aux eaux plus agitées de la mer du Cœur et, avant sa reconversion en navire de luxe, il servait au transport de marchandises précieuses et onéreuses.

— Bonjour, salua Alexandra à l'adresse du premier marin qu'elle vit une fois passé le planchon. Je suis Alexandra Guardi. La gazette *Vies hors des murs* m'a dit de venir sur invitation de Dinis Mendez.

Conduite à la passerelle de navigation, le capitaine du bateau, un homme bourru, mais courtois, informa la jeune femme de l'arrivée de M. Mendez plus tard dans la soirée. La redirigeant vers le commissaire de bord, Alexandra fut ensuite menée à sa chambre par une hôtesse. Bien que le personnel soit encore aux préparatifs du départ, qui aura lieu le lendemain en début d'après-midi, tous se montrèrent aimables au passage de la pigiste.

Alexandra fut plus qu'agréablement surprise de découvrir sa cabine. Elle n'imaginait pas être reléguée à la cale, mais ne pensait pas se voir offrir une chambre du pont supérieur. Ainsi disposait-elle d'une pièce trois fois plus grande que son logement, d'un lit double, d'un bureau où avait été préparé un nécessaire d'écriture et des commodités d'un confort qu'elle n'avait connu que chez Agathe Baroque, son ancienne employeuse. Déballant ses quelques affaires, elle installa sa boule mécanique sur le bureau et s'assit. Elle prit dix minutes

pour se recentrer, puis commença à noter ses premiers ressentis à la découverte du navire, de l'équipage, du personnel et de sa cabine. Comme lui avait conseillé Frederico, elle délaissait les descriptions factuelles, parfois trop longues, pour des phrases courtes. Elle n'écrivait rien de construit, seulement une sorte de brume d'idées qu'elle éclairerait avec le temps.

Le soir venu, Alexandra avait noirci une dizaine de feuillets. Sachant que la majorité finirait au poêle, elle annotait manuellement les phrases qui lui semblait les plus justes et touchantes. Elle enviait tellement Frederico et son don pour trouver le parfait mot au premier jet.

L'on frappa à la porte et Alexandra eut un sursaut. Il s'agissait d'une hôtesse qui l'informait que l'arrivée de Dinis Mendez était ajournée au lendemain matin, et que l'échange qu'elle devait avoir avec l'homme se trouvait reporté à après l'appareillage. La jeune femme se retrouvait donc seule à bord... en omettant les dizaines de membres d'équipage. L'hôtesse offrit à Alexandra de prendre son repas en cabine, mais l'idée de dîner dans la grande salle à manger vide du navire lui sembla sujet d'une anecdote qui plairait aux lecteurs de la revue. S'habillant d'une robe plus que convenable, l'image de la jeune femme servie seule au milieu d'un magnifique cadre était effectivement remarquable.

Après le repas, à la lueur de la ville et des étoiles, Alexandra explora le pont principal de la poupe à la proue. Elle s'accouda au bastingage et contempla la mer en compagnie de la magnifique figure d'étrave de l'Aube. Elle représentait, dans son plus simple appareil, une déesse des océans des temps jadis tenant une alidade de bois flotté.

Chapitre 03

La petite maisonnée d'Agathe Baroque avait été complètement bouleversée par la réception de la seconde lettre du palais. Passer la naturelle sidération, le branle-bas de combat fut déclenché par M^{me} Berlu. En peu de temps, le personnel de maison organisa le voyage pour les îles et cela ne se fit pas sans heurt. L'aimable, bien que sévère, femme de chambre se transforma en despote et Anny en fit les frais.

– Tu te reposeras quand notre dame sera sur les mers ! gronda la femme à la plus jeune, fatiguée de courir partout.

Concernant M. Fransiz, le valet avait dû faire deux allers-retours au palais, auprès du secrétariat de la princesse, pour obtenir de plus amples informations sur le voyage, la lettre ordonnant juste à la magicienne d'être à bord sans plus de précision. M^{me} Berlu avait blêmi en découvrant le détail quelques heures à peine avant le départ pour le port : le périple se décomposerait d'une première traversée de quatre jours, suivie de trois jours d'escale sur l'île principale. Après cela, s'enchaînerait un cycle de deux jours de voyage vers l'île suivante, pour une journée sur place, hormis pour la dernière terre émergée, plus éloignée, qui demanderait cinq jours de mer. Finalement, le retour prendrait six jours, au cours desquels quelques escales mineures étaient prévues... Le pire étant que seule la magicienne était invitée !

– Comment le Palais espère-t-il qu'une dame puisse accomplir un tel voyage sans domestiques ? s'effondra M^{me} Berlu, au bord de la syncope.

– Vous êtes un ange, sourit la maîtresse de maison, cependant n'oubliez pas qui je suis. Je « survivrai » à cette épreuve.

La femme de chambre eut une montée de larmes avant de se calmer et de s'excuser pour son comportement. Dame Baroque lui ordonna de prendre une semaine de repos complet. Le cocher-louer et M. Fransiz ne hissèrent que quatre bagages avant que la magicienne ne parte dans l'attelage pour le port.

Même si Agathe n'était pas aussi affectée par la situation que M^{me} Berlu, elle n'était pas sereine pour autant. Pourquoi cette maudite princesse lui imposait-elle pareil périple ? se demandait-elle. Cela n'avait pas de sens et, s'étant resignée à devoir attendre que la noble lui explique ses raisons, elle arriva aux quais...

À peine fut-elle descendue que sa perception du monde fut en alerte. Elle avait déjà fait un rapide tour de la ville, mais ne s'était attardée que sur les monuments notables et le port n'était pas du nombre. Entièrement reconstruit à la suite d'une tempête, une vingtaine d'années auparavant, il n'était pas de ces vieilles pierres qu'affectionnait la magicienne. À l'opposé de l'Aube, le navire où elle devrait embarquer. Elle sentait que le bateau, ancien d'une centaine d'années, était enchanté. C'était comme s'il scintillait. Propriétaire d'une boutique de revente d'objets magiques, elle s'était bien acclimatée au type de sorts qu'utilisaient les autres professionnels de la Guilde et elle savait reconnaître du travail bien fait. Pour autant...

– Madame, devons-nous nous occuper de vos bagages ? proposa un membre du personnel du bateau.

Sortie de sa réflexion, Agathe acquiesça. Hésitante, elle demanda où elle devait se rendre pour embarquer et on lui désigna un homme. Il s'agissait du commissaire de bord, à qui elle se présenta après quelques minutes d'hésitation :

– C'est un honneur, Mme Baroque, s'inclina-t-il. Permettez que je vous aide à monter.

Sur ces mots, il offrit son bras, que la magicienne prit avec méfiance. Elle n'avait pas dans l'idée d'immédiatement sonder les passagers, or le contact lui fit ressentir les pensées de l'homme. Rien de bien original, un mélange de retenue, de subjugation et de désir. Une fois sur le pont, elle remercia le commissaire, qui demanda à une hôtesse de conduire la passagère à sa chambre.

– Nous sommes désolés de devoir vous proposer une cabine du pont principal. La venue de son Altesse fut une surprise, et nous somme sincèrement navrés de loger ainsi ses invités. La majorité de nos

passagers débarqueront à Vavira, nous nous ferons un devoir de vous préparer une cabine du pont supérieur dès notre arrivée à la première escale.

– Il n’y a pas de mal, dit la magicienne en découvrant la confortable pièce pourvue d’un lit et d’une petite salle de bain/toilette, et où ses bagages se trouvaient déjà. Ça sera très bien. Merci de votre considération.

– Pour vous servir, répondit l’hôte en s’inclinant avant de quitter la pièce.

Lasse de toute cette molle aventure, la magicienne s’allongea sur son lit. Elle sentait la présence d’une petite cinquantaine d’esprits à bord, et d’autres devraient sans doute encore arrivés. Glissant sa main comme elle put, elle dénoua le corset qu’avait tenu à lui faire porter Mme Berlu. Les « tenues de sortie » diantiennes étaient très belles, toutefois dame Baroque aimait pouvoir respirer sans entrave. Prenant une grande inspiration, elle ferma les yeux un instant.

Une heure plus tard, dépeignée et l’œil terne, la mage fut « réveillée » lorsque l’on toqua à la porte. Ouvrant, elle découvrit une femme trop bien habillée pour ne pas être du palais.

– Madame, dit l’inconnue avec un sourire aimable, mais un mépris intérieur si profond qu’Agathe le perçut. Son Altesse m’envoie pour te transmettre ses salutations ainsi qu’une invitation à la rejoindre dans le salon carré pour seize heures. Cette invitation n’est pas facultative.

– Les invitées princières, nobles ou non, ne sont-elles pas traitées d’égale valeur selon les us diantiens ?

– Vous avez raison... grimaça la femme en utilisant le vouvoiement comme le devait le respect aux égaux ; le tutoiement étant destiné aux « inférieurs ».

Agathe prit la lettre que lui tendait la femme et referma sa porte plus violemment qu’elle ne le souhaitait. Elle souffla, ayant espéré que la

princesse ne désirerait pas la voir avant quelques jours... Se tournant vers ses valises, elle se désengonça du mieux qu'elle le put de sa tenue de sortie avant de les ouvrir. Dans les dernières minutes avant le départ, Mme Berlu avait fait un rapide récapitulatif sur les atours à porter selon la situation et avait sélectionné en urgence des tenues adaptées, et pouvant être enfilées seule. La magicienne, après un moment d'hésitation, choisit une longue robe d'une couleur « rouge de cadmium clair ». Elle l'avait achetée chez une couturière qui s'était montrée hardie à l'idée de l'habiller. Elle avait assuré qu'elle conviendrait parfaitement à n'importe quelle réception en intérieur de la haute société. Elle espérait ne pas faire trop de bêtises.

La princesse n'avait pas pris la mer plus d'une dizaine de fois, pour de petites excursions, et elle n'avait pas souvenir que les embarcations du prince, ou de ses amies de l'aristocratie, fussent aussi luxueuses. Il devait s'agir d'une innovation de Gan, se convainquait-elle. Elle regrettait de ne pas avoir accepté plus tôt de réaliser un voyage vers les îles, comme le lui avait proposé son amie Lélia de Vavira...

– J'espère que son Altesse se plaira à notre bord, dit M. Mendez alors que la princesse finissait de faire le tour de la cabine « princière ».

– Sans nul doute, sourit l'Altesse. Au dîner, je souhaiterais que soit invitée à ma table l'aimable dame qui avait réservé cette cabine. Comment s'appelle-t-elle déjà ?

– Luciana Olvira, votre Altesse. Une femme de bien qui a immédiatement consenti à céder sa réservation en apprenant que vous et vos dames seriez à notre bord. C'est un honneur.

– Merci, conclut Mahaut en invitant l'homme à sortir d'un geste. Olvira ?

– Fille de Reto Olvira, répondit la marquise de Strozzi. Jeune héritière d'une fortune plus que notable. Fiancée au fils du baron de Loka.

– Fils aîné ?

– Oui, dit la dame de compagnie en souriant. Mariage de raison. L'une obtient le statut, l'autre l'argent nécessaire au renflouement du domaine familial.

Les deux autres nobles nées eurent un sourire, mais cela s'arrêta là. Mahaut soupira un peu. Avec ses anciennes compagnes, elles auraient sans doute cancané à propos de ces gens du commun qui bleutaient leur sang avec de l'or. Oh évidemment, il n'y avait pas une famille noble qui n'avait pas marié une cadette à un bourgeois bien nanti ; ou des puînés qui ne s'étaient amourachés d'une fille de peu, et

en avaient fait leur femme devant Dieu ; mais rien n'était aussi choquant, et pathétique, qu'un héritier épousant une bourse bien pleine...

Sur les coups de quinze heures, les nobles dames rejoignirent le salon carré. Il s'agissait d'un espace d'amusement richement décoré. Le navire ensorcelé offrait une stabilité par temps calme à tempéré, il était autant possible de jouer aux cartes, au billard ou aux jeux d'esprit sur plateaux.

Pendant quelques secondes, la dizaine de joueurs eut le souffle coupé. Peu savaient que la princesse était à bord, néanmoins tous la reconnurent et s'inclinèrent solennellement devant sa magnificence, louée par de nombreux poètes. Mahaut remercia l'assistance et les invita à reprendre, ce qu'ils firent avec nombre de murmures et de sourires. Les nobles nées s'installèrent à une table pour jouer au Faro. Par habitude, elles déposèrent leurs bourses de soie, mais furent rappelées aux lois du prince, qui n'autorisait pas à parier d'argent avant l'heure du monde de la nuit.

Il fut heureux que la princesse ne pût miser, car elle aurait perdu plus que de raison par inattention aux jeux. Malgré la bonne humeur générale, la femme était un peu anxieuse dans l'attente de la magicienne. Allait-elle encore l'insulter en arrivant en retard ou pire ; en ne venant pas ? *Maudite étrangère !* tempêta intérieurement Mahaut Et maudites soient les circonstances de leur rencontre initiale...

Alors apparut la source de ses maux. La Granalbienne ouvrit les portes du salon carré et tous ne virent plus qu'elle. D'une tête plus grande que la princesse, qui elle-même dépassait en taille ses contemporains, la femme était aussi magnifique que dans ses souvenirs. À l'exception du noir barbare de ses longs cheveux, illusionnant un ciel étoilé, qui faisaient insolemment mentir l'adage qui voulait que cette couleur fût ignominieuse, l'étrangère correspondait à tous les critères de beauté diantiens. Elle portait une robe de taffetas d'un rouge presque pourpre. Les manches étaient intelligemment agrémentées de lampas

lamé brodé d'ornements en cannetille, retombant telle une pluie de pépites d'or dans la nuit. Un ruban de satin de soie sombre sublimait l'encolure et la nuque de la femme. À sa place, la princesse aurait ceint son cou de perles, cependant un tel être avait-il besoin d'être plus magnifié ? se demandait-elle. Elle ne portait pas de chapeau, contrevenant à la mode actuelle et Mahaut en fut renvoyée au souvenir du murmure d'une vieille dame de compagnie de feu sa mère : « *Une femme belle ne porte jamais de chapeau. Sa coiffure est noble et droite comme son visage. Elle n'y ajoute aucune voile ou subterfuge, car ce serait faire injure à l'œuvre du créateur.* » Foutaise, se dit intérieurement la princesse ; si l'adage était vrai, tout le monde vivrait nu.

À la suite d'un « Ma dame » dit avec un fort accent, mais bien moindre que lors de leur précédente rencontre, l'étrangère s'inclina convenablement avant de se placer en attente. Comme si Dieu l'avait forgée dans le même moule que sa première femme... voulut blasphémer Mahaut sans pouvoir s'y résoudre. Faisant le maximum pour ne pas paraître intimidée, la princesse se leva et gratifia la mage d'un sourire avant de prendre la parole dans le silence de la pièce :

– Merci d'avoir répondu favorablement à mon invitation. C'est un plaisir d'enfin rencontrer la fameuse femme ayant réussi à rejoindre la Guilde des mages. Ce ne dût pas être chose facile.

– Que vous ayez entendu parler de mon humble personne est un honneur en soit, rechérit dans l'absurde la magicienne. Je ne suis personne.

– Fussiez-vous une simple marchande de fleurs que votre beauté seule aurait eu tôt fait de faire parler de vous jusqu'à la cour de tout façon. Beaucoup de rumeurs murmurent vos exploits qui n'ont rien d'humble.

– Des on-dit, Sltesse. Je ne suis qu'une immigrée souhaitant trouver sa place dans votre magnifique cité.

– Eh bien qu’il en soit ainsi, fit la princesse, tendant sa main de façon altière. Mon oncle, le Prince, m’ayant officiellement reconnue comme son héritière, il m’a chargée de connaître mes futures sujets, natifs de longues lignées diantiennes ou modestes immigrés de première génération. Je souhaite donc que vous soyez ma confidente le temps de ma pérégrination dans les possessions insulaires. Parlez-moi autant de votre nation d’origine que de notre cité vue par des yeux neufs, ainsi que de votre art si renommé.

– S’il plaît à ma dame, dit la magicienne en baisant la main tendue « comme le doivent hommes et étrangers » ainsi expliqué par M. Fransiz. Je me ferai un plaisir et un honneur de répondre à toutes vos fantaisies.

La princesse tiqua sur le dernier mot. Elle aurait voulu lui lancer qu’il s’agissait d’une « fantaisie » du Prince, mais elle s’abstint. Charmante comme elle savait l’être, elle invita la Granalbiennaise à se joindre à ses dames à table pour découvrir le jeu.

Conformément à l'autorisation qu'elle avait reçue, Alexandra assista au départ du port depuis la passerelle de navigation. Bien qu'en apparence acariâtre, le capitaine de l'Aube était très professionnel. Il autorisa la pigiste à lui poser quelques questions et elle apprit qu'il avait été premier officier sur un bateau militaire de la flotte avant de rejoindre la Compagnie diantienne des navires princiers, à la demande de sa femme qui souhaitait qu'il puisse être plus présent. Avec remords, néanmoins sans regrets, il confessa avoir eu des ambitions que les années de paix connues par la principauté ne lui avaient pas permis de concrétiser. Il avait accepté cette fin de carrière à venir, sans gloire, nonobstant la satisfaction d'une épouse aimante et d'une famille heureuse. Il eut même un sourire en révélant que son aîné avait récemment rejoint la flotte, lui souhaitant tout l'avenir qu'il n'avait pas eu.

Accoudée au bastingage, alors que la cité n'était plus que souvenir à l'horizon, Alexandra s'amusait du vent qui gonflait l'unique voile du navire. Sur tout autre bateau, cela n'aurait pas suffi à le faire avancer, sauf que la coque prodigieuse palliait cela. Elle se laissait griser par la magie de la situation, structurant plus concrètement dans sa tête l'introduction de son portait du magnifique navire.

Dans sa cabine, après un peu de repos, Alexandra hésitait sur sa tenue pour le dîner. Elle n'avait pas l'habitude de cette manie de devoir changer de vêtements selon l'évènement et n'était pas sûre des règles à suivre. Avait-elle seulement une robe qui convenait ? se demandait-elle. D'autant que l'information de la présence princière à bord était arrivée à ses oreilles. La possible venue de l'Altesse au dîner l'obligeait à un supplément de rigueur. Elle n'espérait pas pouvoir faire plus que croiser le regard de la princesse, mais cela suffirait à apporter à son texte un surplus de glamour, Mahaut étant connue pour sa beauté que nulle autre ne surpassait.

Son ennui de garde-de-robe trouva une solution lorsque vint frapper une hôtesse de bord. À la totale surprise d'Alexandra, M. Mendez avait prévu le problème et avait fait commander des tenues. Un tel degré de prévenance inquiéta presque la jeune femme sur les intentions véritables de l'homme, ce que sembla comprendre l'hôtesse. L'employée la rassura en lui expliquant que l'habituelle clientèle du bord étant d'un rang supérieur, il serait de très mauvais ton que la journaliste invitée de la Compagnie ne soit pas au moins au niveau d'exigence de ces gens. Il y eut une sorte d'échange télépathique d'intercompréhension entre les deux femmes, qui sourirent, un peu gênées de la situation.

– Puis-je vous aider à vous habiller ? demanda l'hôtesse.

– Je n'osais pas demander, avoua Alexandra. C'est un autre monde pour moi.

– Tout s'apprend, acquiesça la femme en approchant Alexandra pour la dévêtir.

– Ah, hoqueta la jeune fille au contact des mains de l'hôtesse. Pardon. Ce n'est pas quelque chose qui m'est habituel.

– C'est moi qui m'excuse, dit la dame en s'éloignant. C'est vrai que ce n'est pas très commun, j'aurais dû prévenir.

– Non, non. Je vous en prie, poursuivez. Pourrais-je connaître votre nom ?

– Camille Cavour, répondit la femme en reprenant. Et vous êtes Alexandra Guardi, la journaliste.

– Journaliste est un bien grand mot, dit Alexandra avec gêne alors qu'elle n'était plus vêtue que d'une chemise, d'un corps baleiné et d'un sous-jupon.

Camille s'émerveillait de l'idée qu'elle se faisait de la profession d'Alexandra en proposant l'une des robes qu'elle avait apportées. Bien

que jolie, ce n'était pas un vêtement si extravagant, se rassura l'invitée. Elle l'enfila avec hésitation, puis l'hôtesse l'ajusta et noua les lacets dans le dos de la tenue. Elle ne serra pas au point d'étouffer Alexandra, mais assez pour que ça ne soit pas des plus confortables.

– Cela vous va très bien, complimenta Camille

La pigiste se découvrit dans un miroir. La robe sublimait effectivement celle qui la portait, et Alexandra ne se reconnut pas. Elle crut se revoir deux ans plus tôt, alors encore femme à tout faire pour la famille Tulzy, aidant à de rares occasions à habiller l'une des plus jeunes filles... Elle chassa de son esprit ces sombres souvenirs.

Elle sourit en voyant Camille s'émerveiller devant la boule d'écriture mécanographique. À l'invitation d'Alexandra, l'hôtesse appuya avec hésitation sur quelques touches et son sourire se fit plus large qu'elle n'était sûrement autorisée.

– Voudriez-vous que je vous propose quelques cours de dactylographie ? C'est une machine qui se prend très vite en main.

– Ce serait avec plaisir, dit Camille avec des étoiles dans les yeux. Si je puis faire quelques choses pour vous en échange, j'en serais honoré.

– Peut-être me faire visiter les quartiers du personnel ? J'aimerais voir plus que la surface de ce navire.

L'hôtesse accepta. Avant de partir, elle informa Alexandra que M. Mendez viendrait en personne pour le conduire dans la salle à manger d'ici une heure. Alexandra passa ce temps à se coiffer et à lire.

Quand on toqua de nouveau à la porte, la jeune femme eut un instant de crainte avant de s'en rappeler à son professionnalisme : elle était là pour le travail !

Quand elle ouvrit, elle découvrit M. Dinis Mendez comme elle se l'imaginait. C'était un homme à l'allure débonnaire, plus petit d'elle de dix centimètres et habillé en gentilhomme.

– Madame Guardi, dit-il en s’inclinant avant de lui proposer son bras pour la conduire. Je ne vous cacherai pas que je vous imaginais plus âgée. Vos articles présentant la réalité froide de notre si chaleureuse cité m’avait dressé de vous l’image d’une femme plus... disons mûre. Mais ne dit-on pas que le talent n’attend point la vieillesse ?

Alexandra sourit au compliment, sans s’en empourprer. Elle savait reconnaître la flatterie et elle s’en méfiait. Ce M. Mendez n’avait pas l’allure d’un malandrin, toutefois l’apparence était souvent trompeuse.

– Merci pour l’invitation sur votre navire, dit-elle. Il est véritablement magnifique. Je suis honorée d’en faire le portrait.

– Je trouve aussi qui est merveilleux, sourit l’homme avec bonhomie. Un bateau d’une majesté rare. Néanmoins il n’est pas « mien ». L’Aube appartient à la Compagnie Diantienne des navires princiers, qui appartient de plein droit de notre aimable Prince. Je n’en suis que l’administrateur en titre.

– Et l’initiateur ? questionna la jeune femme avec un aplomb retrouvé lui donnant une voix dix ans plus âgée. Pourriez-vous m’en dire plus ?

– Vous êtes très professionnelle, dit M. Mendez avec contentement. Je me ferai un plaisir de m’exécuter. Peut-être lors du dîner. J’espère bien pouvoir narrer l’histoire de cette merveille à la princesse.

Alexandra mit une seconde à comprendre le sens de la phrase et n’eut pas le temps de dire un mot qu’elle et son hôte se retrouvèrent dans la salle à manger pleine des notables passagers de l’Aube. Conduite jusqu’à une table plus richement décorée que les autres, la jeune femme manqua de s’évanouir en se retrouvant face à la princesse ; ainsi qu’à côté de son ancienne employeuse, Agathe Baroque...

Chapitre 04

Agathe Baroque était prise entre un sentiment de surprise, de gêne et de satisfaction. Que faisait Alexandra à bord ?

Elle n'eut pas le temps de poser de questions que Dinis Mendez l'introduisit :

– Altesse, je me permets de vous présenter Alexandra Guardi, une journaliste de grand talent. Cela faisait un moment que je réfléchissais à commander l'écriture de quelques articles sur la compagnie et ses navires, afin de mieux faire connaître notre institution encore trop discrète. Je n'avais jamais vraiment été séduit par les Belles Plumes et chroniqueuses de notre magnifique cité, jusqu'à lire Mme. Guardi. Un futur grand nom !

– Eh bien, M. Mendez, intervint la princesse avec un large sourire, je suis toujours ravie de rencontrer les futurs grands noms. Prenez tous deux places, je suis sûre que vous égaillez notre dîner d'histoires des plus palpitantes.

S'installant à sa droite, la magicienne rougit. Alors Alexandra serait si douée que cela ? se demandait-elle. Elle avait honte de ne pas avoir lu son travail à la suite de leur précédente rencontre. Elle avait tellement voulu ne pas être envahissante qu'elle avait été négligente. Froide même, réalisait-elle, se rappelant tous ses fautes vis-à-vis de sa voisine. En arrivant dans la cité princière, elle s'imaginait pouvoir être tranquille, faire un peu de ménage en éliminant les individus les plus nocifs sans réaliser que cela la plaçait à leur niveau. Du moins, c'était ainsi qu'Alexandra la voyait. Cela lui avait donné des nuits blanches quand...

– ... et voilà donc Dame Agathe Baroque, présenta la princesse sortant la magicienne de sa rêverie. La première femme membre active de la Guilde des Mages.

– Oh, fit M. Mendez surprit. Est-ce vraiment possible ?

– À Dianty cela ne serait pas convenable, dit la marquise de Strozzi. Seulement Dame Baroque est granalbienne, et ces gens font les choses différemment.

– Prodigieux ! s'émerveilla de nouveau l'homme. Même s'il ne fait aucun doute que la culture diantienne est d'une supériorité manifeste, il est bon de connaître les particularités de nos voisins pour s'inspirer de leurs meilleurs.

– D'un autre côté n'est-ce pas se barbariser que de copier des barbares ?

– Je suis sûr que nous pourrions en débattre toute la nuit, rit l'homme. Sans un minimum d'échanges entre voisins, nous ne disposerions pas de journalistes, par exemple.

– Il est vrai que de réelles nouveautés venues d'au-delà de nos frontières nous enrichissent, intervint la princesse, cependant je ne suis pas pleinement convaincue qu'il faille bouleverser nos traditions et artisanats les plus séculaires.

– Surtout si l'apport n'est pas pertinent, renchérit la marquise avant de se tourner vers la magicienne. Croyez-vous que la magie granalbienne soit un réel plus à notre cité ? Je crains que cela n'excite surtout l'esprit de jeunes folles qui s'imagineraient pouvoir, à votre exemple, bafouer des règles anciennes et sages. Et après ? Des femmes forgerons ou soldats ? Cela ne ferait qu'affaiblir ces arts.

– Pourquoi affaiblir ? demanda la magicienne un peu agacée.

– Pardon. Je n'ai pas bien compris. Pourriez-vous articuler ?

– Pourquoi affaiblir ? répéta la dame de plus en plus froide en faisant le maximum pour taire son accent.

– Cela fait des générations que Dianty sait qu'il y a des pratiques qui sont masculines et d'autres qui sont féminines. Dans l'enseignement magique, par exemple, à temps et efforts égaux, un jeune homme apprendra plus qu'une jeune fille. C'est connu. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de femmes qui pourraient devenir très bonnes, comme vous l'êtes très certainement, mais pour une étudiante moyenne, combien

d'hommes prodigieux ? Dianty ne va pas devenir la plus riche et prospère cité du monde en dispersant ses efforts.

La magicienne sourit à l'ironie des propos de la marquise. Elle ne renchérit pas à la provocation et préféra acquiescer en silence.

Tous ayant senti la tension, la princesse commença à discuter de tout autre chose avec la jeune Luciana Olvira. Comme Agathe et Alexandra, la dame était une invitée à la table de l'Altesse. Il s'agissait d'une héritière/femme d'affaire/future épouse de noble, toutefois la magicienne n'écoutait plus vraiment. Que faisait-elle là ? se demandait-elle en se resservant du vin. L'idée d'oblitérait du cerveau de la princesse ; et de celui de ses odieuses dames de compagnies ; le souvenir de son existence fut étudié. Elle n'irait pas au point de détourner le navire pour rentrer. Elle pouvait se satisfaire du voyage, du moment qu'on la laissait tranquille.

Elle s'approcha dangereusement de la limite de mettre ses fantasmes à exécution, quand les entrées furent apportées à table. Elle pouvait bien attendre la fin du repas avant de trépaner la marquise.

Même si elle en avait été l'initiatrice, la princesse Mahaut avait senti que la tension entre la marquise et la magicienne était bien trop forte. Mue d'un soubresaut de maturité, elle dirigea les discussions vers des sujets moins polémiques.

Luciana Olvira se montra plus intéressante qu'elle ne le semblait. Elle n'était pas juste la fille tout juste héritière de feu son riche père, profitant de sa succession. Ayant perdu sa mère au crépuscule de sa majorité, elle avait rapidement investi un petit legs dans quelques entreprises commerciales qui s'étaient avérées fructueuses. Elle avait placé l'argent obtenu dans un projet d'usines de conditionnement de cornichons diantien, sur le modèle gannien, dans un petit village côtier. Les dames de la princesse eurent un rire discret à cette information, qu'elles perdirent en apprenant que les bénéfices de l'investissement avaient permis à la femme, à tout juste vingt ans, de racheter le manoir La Russa, l'un des plus beaux de la cité.

– Une acquisition qui doit faire plus d'une heureuse à cette table, rit M. Mendez. Sachant que c'est le centre de traitement des dons et successions princiers qui a organisé la vente.

– Je l'ignorais, s'esclaffa de concert la princesse. Mme Olvira est donc une contributrice directe du trône. Je pense pouvoir parler au nom de mon Oncle en vous remerciant.

Toute la table rit aux bons mots de l'Altesse, même la magicienne qui commençait à rosir à cause de l'alcool.

Le reste du dîner se déroula correctement, en excluant la grande timidité de la journaliste et le mutisme de la magicienne. Les Dames de compagnies sympathisèrent plus avant avec Mme Olvira et la questionnèrent sur son futur mariage. L'entrepreneuse, bien que jeune, ne semblait pas facile à séduire. Elle laissa tout de même les nobles-nées l'interroger plus que la convenance ne l'accepterait. Du côté de M. Mendez, en bon commercial, il parla des merveilles, des possessions et de l'incroyable facilité de déplacement des îles à la cité grâce à sa compagnie. Également, pour pimenter le repas, il aborda les légendes

maritimes ; pirates, sirènes et magie du sang pratiquée par les navigateurs anciens ; et proposa d'inviter le capitaine, un prochain soir, pour qu'il narre ces récits. Quand arriva le dessert, la marquise de Strozzi se tourna vers Alexandra et enchaîna d'un ton maternel :

- Très cher, parlez-nous un peu de votre si atypique métier.
- Eh bien, hésita la jeune femme, gênée d'être vouvoyée par une noble. Je ne sais trop quoi dire. C'est assez passionnant. Parfois, c'est effrayant.
- Quel a été votre moment le plus excitant ? s'empressa l'une des dames de compagnie ayant bu un peu trop de vin, comme tout le monde.
- Hum, hésita Alexandra. En vérité, la chose la plus « excitante » fut d'entrer pour la première fois dans une imprimerie pour leur proposer mon travail. Mais j'imagine que vous cherchez une situation plus hors-norme... Mon cœur a battu à s'en rompre quand j'ai vu le corps d'un mort pour la première fois, mais il y avait plus de dégoût que d'excitation.
- Qu'avez-vous ressenti vis-à-vis de l'affaire de l'incendie ? demanda M. Mendez.
- Celui du petit immeuble de la rue des tanneurs ? hésita Alexandra.
- Oui. C'est cet article qui m'a fait vous découvrir. Il était très poignant.
- Ce n'était pas facile, murmura la jeune femme avec émotion. Tant pour l'écrire que pour avoir des informations. Les sapeurs et les gardes-pompe n'aiment pas parler de ce genre de moment : quand ils sont impuissants ou lorsqu'il y a des enfants parmi les victimes... Pour expliquer simplement, un tuyau du gaz de ville passait sous l'immeuble. L'un des habitants a dû se croire capable de s'y raccorder illégalement. Le gaz s'est accumulé jusqu'à l'explosion, déclenchant l'incendie. Il y a... J'ai réussi à entrer juste après la fin. Quand c'est redevenu respirable. Ce fut quelque chose de difficile à retranscrire par les mots, mais une image m'a frappée. Deux corps, un adulte et un enfant. Blottis dans le coin d'une pièce. L'adulte avait fait barrage, mais ça n'avait pas suffi... Ils étaient là, figés comme des statues...

– Que l’amour doit être fort pour que, caressé par les flammes, un parent supporte l’insupportable pour protéger ce qui lui est le plus cher, récita M. Mendez les yeux humides.

– Oui, sourit tristement Alexandra. C’est la phrase qui m’est venue, mais en réalité, je n’ai aucune certitude quant à la parentalité de l’adulte sur l’enfant.

– Cela n’a pas d’importance, dit alors la princesse avec douceur. C’est l’ordre des choses. L’adulte protège l’enfant.

Après un petit temps de digestion, qui rendit un peu d’esprit à certaines, l’Altesse invita/ordonna à ses invités de la suivre dans le salon carré.

Il y avait un peu plus de monde que dans l’après-midi et la salle était plus enfumée. Alors que la princesse, ses dames de compagnie et Mme Olvira s’installèrent pour jouer contre la banque, la journaliste et M. Mendez s’isolèrent dans un coin pour discuter du bateau. La magicienne, privée du droit de miser de l’argent du fait de son appartenance à la Guilde, s’installa avec un verre de liqueur de miel. Toujours d’humeur raisonnable, la princesse murmura à la marquise de se joindre à la Granalbienne pour faire la paix. Agacée, mais soumise, la noble-née s’inclina et rejoignit la barbare avec sa « flasque ». Après un échange légèrement moins froid, les deux femmes concédèrent l’existence l’une de l’autre et partagèrent un grand verre de liqueur d’opium.

– Je suis heureux de ne pas m’être trompé, dit M. Mendez en remplissant deux verres. Il est compliqué de trouver une personne compétente dans votre milieu. Sans vouloir offenser vos consœurs, bien sûr. J’ai beaucoup de respect pour cette merveilleuse invention qu’est l’imprimerie, toutefois j’ai toujours eu le sentiment qu’il manquait un regard... plus vrai.

– C’est juste que nous somme peu nombreuses à écrire sur les drames, acquiesça Alexandra en prenant le verre, mais en ne faisant que tremper ses lèvres dans le breuvage. Certains hommes ont une très jolie plume.

– Certes oui, cependant le journalisme est un métier féminin. Sans partager toutes les déclarations de la marquise, elle reste proche du vrai. Le beau sexe dispose de facilités avérées dans quelques matières : les mathématiques, évidemment ; la comptabilité ; la gestion. Je ne m’engagerai pas sur la magie, malgré tout il faut des bras puissants pour tenir un marteau, un gouvernail ou une épée. C’est l’ordre des choses.

– Peut-être. En vérité, je ne me suis jamais posé cette question. Ce n’est pas mon travail, Dieu merci. Pouvons-nous commencer notre échange ?

– N’a-t-il pas déjà commencé ? rit l’homme.

– Si, sourit la journaliste. J’ai pu observer votre navire et il est magnifique. Je voudrais que vous m’en parliez, mais avant, j’aimerais un peu de contexte sur votre création initiale : la Compagnie diantienne des navires princiers. Comment l’idée a-t-elle germé dans votre esprit ?

– Par une nuit de tempête comme dans chaque bonne histoire, rit l’homme d’un ton légèrement enivré. Concernant la compagnie, il est vrai que j’ai eu l’idée d’origine, pour autant il n’y a aucun mérite à avoir une idée. C’est un projet qui a grossi naturellement avec le patronage du prince, qui y a vu un potentiel. Alors... cela remonte tout de même à une bonne dizaine d’années, laissez-moi une seconde de réflexion. Je n’étais que le sous-directeur du centre de traitement des dons et successions princiers. Comme nous en avons parlé à table, c’est un service très administratif. La quasi-totalité de notre travail consistait en un contrôle

avant revente des biens cédés à notre Prince, par testament ou par absence d'héritier. Un jour, nous avons eu la surprise de découvrir qu'un navire tombait sous le coup de la succession princier. Cela n'arrive jamais. Les propriétaires de ce type de bien signent généralement un acte viager en l'absence de successeur. Après contrôle, le prince a effectivement reçu un bateau en héritage : l'Aube !

– L'Aube ? dit Alexandra avec surprise.

– Oui, ce magnifique navire est le commencement de la compagnie, murmura l'homme en posant sa main sur le bois d'un mur, il en sera peut-être aussi la fin un jour, même si je le souhaite éternel. Toutefois revenons à notre sujet ! Quand je suis monté à bord pour le contrôle, j'ai réalisé qu'un tel vaisseau ne pouvait pas juste être vendu à je ne savais qui. Il s'agissait un bijou digne de notre sérénissime Majesté.

Il y avait dans le regard de l'homme un sentiment de profond amour, qu'Alexandra nota. Il reprit après une seconde :

– J'ai d'abord pensé à le transmettre à la marine, or une rapide approche m'a fait réaliser que ce type de bateau ne les intéressait pas. L'idée suivante fut d'en faire une sorte de navire de plaisance à la discrétion du prince, pour ses déplacements. Encore une fois, cela n'allait pas. Notre seigneur, chef de nos armées, ne saurait naviguer sur autre chose que la canonnière amirale ! J'ai eu la chance de pouvoir en discuter de vive voix avec son Altesse, et c'est avec lui que l'idée finale germa : un bateau de plaisance à destination des nobles. À partir de là, ma création de la Compagnie fut facile.

– Cela semble particulièrement novateur, non ? Y avait-il une clientèle pour un tel service ?

– Pas à l'origine, cependant le prince dispose d'une vue plus longue que le commun, affirma l'homme en se resservant du vin. Les possessions insulaires ont toujours été marginalisées. L'on n'y trouvait que des villages de pêche. L'un des territoires les plus pauvres. Là est le génie du Prince ! En parallèle de la création de la Compagnie, fut offerte à des nobles, et à de riches bourgeois, une option de don de terres dans les possessions, ainsi qu'une exemption de taxes sur les bénéfices, à la

condition que cette exemption soit réinvestie dans ces terres. Je ne connais pas l'ensemble de cette gymnastique fiscale, toutefois je ne doute pas que le Prince, et la principauté, en soient sortis gagnants. D'abord limitée, nous avons eu de plus en plus de nobles-nées souhaitant découvrir les îles. Certains sont devenus des clients réguliers, faisant des allers-retours plusieurs fois dans l'année.

– Une réussite donc ?

– Au point de devoir acquérir deux navires de plus, rit l'homme. Pourtant l'Aube reste notre fer de lance et nombre de notables choisissent de retarder leurs voyages de quelques jours pour faire le trajet à son bord.

– Nous arrivons donc à l'Aube, sourit Alexandra. Vous semblez avoir un réel attachement pour lui ?

– Un coup de foudre, éclata l'homme de rire. Ma femme en est un peu jalouse.

– Dites-m'en plus. C'est un navire enchanté. Est-il de facture d'antienne ?

– Oh oui. D'une architecture qui ne se fait plus. L'Aube a été bâti à la demande de Vinco Kuarol, un marchand de produits rares. À l'époque, ce genre de cargaison était transportée sur des navires plus lourds, disposant de petites troupes armées pour combattre les pirates. Vincenzo a eu une idée : s'il allait plus vite que les malandrins, il ne servait à rien de dépenser des fortunes en mercenaire ; d'autant que ces hommes ne sont pas toujours très honnêtes. Toujours est-il que l'idée fut une réussite.

Il conclut en vidant son verre. La couleur de son visage et sa vigueur labiale firent comprendre à Alexandra qu'elle n'en aurait pas beaucoup plus pour cette soirée.

Délaissant un M. Mendez quelque peu déconnecté, la journaliste réalisa qu'il n'était pas le seul. À la table de jeu ne demeuraient que la

princesse et ses dames. La marquise et Agathe Baroque étaient, de leur côté, dans un état de rêverie hagarde.

Revoir la magicienne avait été un choc. *Est-ce le destin ?* se demanda-t-elle. Leurs précédentes rencontres dans la campagne avaient déjà été improbables, mais là ! Elle sourit. Elle se souvint de cette courte période où, après la fin de son service pour la dame, elle avait vécu comme son invitée. La jeune femme désapprouvait toutes les actions de la magicienne, pourtant... Il aurait été hypocrite de ne pas admettre qu'elle était celle ayant bouleversé son existence. Alexandra se remémorait cette courte période. Elle avait cru voir en Agathe une amie. Avant l'odieuse vérité... Enfin, était-ce véritablement odieux ? Tant d'innocents mouraient alors que vivaient toujours des coupables. Elle savait désormais que la justice princière, qu'elle pensait absolue, était semée de trous. Alexandra secoua la tête. Si elle pouvait pardonner ses crimes à la magicienne, elle pouvait difficilement absoudre les actes qui avaient mis en danger la maisonnée. Peut-être avec le temps... Malgré sa fascination pour son travail, elle se sentait parfois seule. Elle pouvait parler avec Frederico, pourtant il y avait des choses qui ne se confiaient qu'à une amie.

Alexandra avait besoin de calme. Elle sortit du salon carré pour prendre l'air, la fumée lui tournait la tête. Le soir était frais, mais pas froid. La lune était haute. Il devait être tard. Ce changement d'ambiance lui fit réaliser sa fatigue ; elle n'avait presque pas dormi la nuit précédente. Elle s'apprêtait à prendre la direction de sa cabine quand elle entendit les portes du salon s'ouvrir et se refermer.

- Camille, dit Alexandra en souriant. Pardon, Mme Cavour.
- Camille ira parfaitement madame, dit l'hôtesse également en souriant.
- Pas de « madame » alors, seulement Alexandra.
- Je crains bien que cela ne sera pas possible, je risquerais de recevoir un blâme, répondit la femme avec gêne. Désolée.

– Non, non. Pardon. C’est vous qui avez raison. Camille donc. Vous êtes de service dans le salon ?

– Le personnel au service des passagers n’est pas aussi nombreux qu’il faudrait, alors nous exerçons plusieurs offices.

– Si je vous gêne dans votre travail, n’hésitez pas à me le dire, réalisa Alexandra.

– Absolument pas, répondit l’hôtesse avec vigueur. Vous voyant partir, j’ai émis l’hypothèse que vous alliez vous coucher et que vous auriez peut-être besoin d’aide.

– Je n’y avait pas penser, c’est vrai que j’aurais bien besoin de vous pour ôter cette satanée robe.

À cette révélation, Camille acquiesça et les deux femmes prirent la direction des cabines. Elles ne dirent mot, or les deux trouvèrent le moment agréable. Arrivées dans la chambre, Alexandra s’excusa d’avoir à priver la domestique de son temps, cependant cette dernière dénia. Avec toujours de l’appréhension, mais plus de confiance, la journaliste laissa l’hôtesse lui délasser sa prison de tissus.

– Libre ! clama Alexandra désormais vêtue de ses seuls sous-vêtements, ses bras et ses genoux nus.

– Vous n’avait rien d’une cliente habituelle, rit la femme de la légèreté de la fille.

– J’imagine qu’il n’y a pas souvent de gens du commun à bord ?

– Effectivement, répondit Camille en se tournant vers la machine à écrire d’Alexandra. Ironiquement, vous êtes l’une des personnes les plus intéressante que j’ai été amenée à servir.

– Vous voulez que je vous montre plus avant son usage ? demanda Alexandra en désignant l’appareil.

– Cela serait merveilleux ! dit avec surprise l’hôtesse qui se trouvait près de la table.

Alexandra acquiesça. Se penchant au-dessus de l'épaule de Camille, elle plaça les doigts de la femme sur les touches de la machine. La frôlant de son corsage, Camille frissonna. Ne réalisant pas l'âge véritable de la jeune journaliste, l'hôtesse y vit le dessein d'une femme expérimentée, et non la naïveté d'une adolescente. Au sein d'un pays méprisant les « amours gui » ; mariée par ses parents à un homme peu intéressant, Camille Cavour avait trouvé dans le travail d'hôtesse de bord de l'Aube, un moyen d'être, de temps en temps, elle-même. Des aventures ne durant rarement plus que la durée d'une traversée, dans les bras de femmes qui ne l'avaient jamais autant attirée qu'Alexandra. Malheureusement, Camille ne pouvait savoir qu'en essayant d'embrasser Alexandra, aussi douce qu'elle fut, cela renvoya la jeune journaliste des années en arrière, lorsqu'un monstre avait tenté de s'imposer à elle.

Reculant dans une analepse traumatique du pire moment de sa vie, Alexandra s'effondra sur ses jambes, battant des bras pour se dégager de l'étreinte d'un fantôme. Retenant ses cris comme elle l'avait fait à l'époque, elle n'en supporta pas plus. Dans un geste d'une force égale à celui qui lui fallut pour se libérer dans le passé, elle fit inconsciemment jouer les flux de l'Érèbe et des flammes sortirent aléatoirement de ses paumes.

Ce choc la calma assez pour revenir au présent. Camille dévisagea la journaliste avec un regard d'excuse. Elle comprenait avoir fait une chose terrible et, ne pouvant en supporter plus, fuit la cabine. Alexandra resta là, coite.

Chapitre 05

Agathe Baroque avait particulièrement mal à la tête à son « réveil ». Ce n'était pas une première. La consommation d'alcool, et d'alcool opiacé, était régulier, néanmoins le breuvage de la marquise était d'une rare force. Elle se releva difficilement. Elle était dans sa cabine. Seule. Toujours vêtue de sa tenue du soir. Elle avait juste été transportée, probablement inconsciente, et posée sur son lit. Se traînant dans la petite salle de bain, elle se dévêtit le plus délicatement possible. Elle ne voulait pas que ça robe soit abîmée, d'autant qu'elle en aurait probablement de nouveau besoin au cours du voyage. Bloquant une bonne dizaine de minutes à regarder son reflet dans le miroir, la faim l'en sorti et elle se lava aussi convenablement qu'il était demandé à une dame, et s'habilla d'une tenue décente, bien que légère, son mal de tête toujours présent.

À peine la magicienne avait-elle ouvert la porte qu'elle fit face à Alexandra. Elle n'était pas vraiment « face » à elle, mais assise sur une chaise, un livre sur les genoux. Ses yeux fatigués étaient injectés de sang... N'arrivant à parler, Dame Baroque leva une main pour saluer son ex-employée, qui se dressa, se plaça face à elle et fit un geste de la tête pour être invitée à entrer.

Une fois à l'intérieur, Alexandra alla s'asseoir sur le lit d'Agathe, ce qui n'était pas vraiment un geste conventionnel. La jeune femme regarda ses mains avant de les tendre à la magicienne.

- M'avez-vous ensorcelée ? demanda-t-elle.
- Comment cela ? questionna en réponse dame Baroque, dont le mal de tête ne lui facilitait pas la compréhension.
- Vous ne m'avez rien fait ? Pas de sort ou de maléfice ? Vous n'êtes pas entrée dans mon esprit pour me faire voir des illusions ?
- Je ne jette pas de sort « gratuitement », se vexa presque la magicienne. Allez-vous m'expliquer avec des termes plus directs la raison de votre présence dans ma cabine ?

- J’ai lancé des flammes par mes paumes hier soir.
- Oh, fit la mage perdue. Des flammes-flammes ?
- Des flammes aussi flammes que n’importe quelle flamme !
- Eh bien... félicitations ? Je ne sais pas trop quoi vous dire. Tout le monde peut par moments lancer des flammes.
- Non, affirma Alexandra. Personne ne lance des flammes s’il n’est pas mage.
- Tout le monde peut être mage. À quelques exceptions. C’est vrai qu’habituellement, si l’on n’est pas mis en contact tôt avec l’usage de l’Érèbe, la zone du cerveau dédiée à sa perception subit un fort élagage synaptique. Généralement entre les un an et la fin de la petite enfance. Après, il y a une plasticité, toutefois c’est une longue rééducation.
- Je n’ai rien compris, dit Alexandra après quelques secondes de pause. Il faut être mage pour faire de la magie. Être née avec le don puis être formée par un maître de la Guilde.
- Ça, c’est ce que dit la Guilde de Dianty, sourit la dame. Je suis allée à l’école à 14 ans. Pas de « maître ». Bon, ça ne s’est pas passé comme prévu, cela dit c’est pour vous expliquer que le monopole de la Guilde, et sa méthode de rétention du savoir, est avant tout une sorte de complot corporatiste.
- Si tout le monde pouvait faire de la magie ça se saurait ! manqua presque de hurler Alexandra.
- N’importe qui peut apprendre n’importe quelle langue. Si vous n’été jamais en contact avec du cornique par exemple, eh bien vous ne le parlerez jamais par la grâce de je ne sais quel dieu... Non, j’exagère un peu. Y a des moyens d’apprendre une langue par implémentation au niveau du lobe temporal...
- Je ne comprends rien ! finit par hurler Alexandra. Expliquez-moi simplement comment, si ce n’est pas vous, comment je puis m’être retrouvée à faire sortir des flammes de mes mains !?

– Réacquisition lente plus choc émotionnel, dit la dame. Vous avez été femme de ménage pour la famille Tulzy, ce qui a probablement permis une réduction de la perte de synapse. Chez moi, par la suite, vous avez été touchée plus traumatiquement. Et puis, il y a eu l'épisode de la noirceur remontée du centre de la Terre. Votre perception de l'Érèbe est suffisamment solide, bien qu'encore inconsciente, pour vous permettre d'altérer son flux, et donc de faire de la magie. Une flamme, c'est à la fois facile à faire et compliqué à contrôler. D'où je viens, il y a des systèmes d'extinction automatique au-dessus de chaque berceau.

Alexandra loua Dieu d'être déjà assise. L'idée même de pouvoir faire de la magie avait quelques chose d'irréel. C'était pour elle une vérité totale et absolue que seuls les mages pouvaient en faire, et qu'il s'agissait d'un privilège de naissance. Pas forcément héréditaire, certes, mais il fallait être proche des... Cela n'avait aucun sens pour la jeune femme qui se perdait dans ses pensées.

– Si cela ne vous fait rien, reprit la magicienne avec doigté, pourrions-nous nous rendre dans la salle à manger ? J'ai extrêmement mal à la tête et j'aurais besoin d'un café et d'un morceau de gâteau.

À table, dame Baroque but trois tasses et dévora cinq parts de cake alors qu'Alexandra regardait ses mains. Elle en fut presque à accepter l'hypothèse, mais certaine chose n'allait pas. Elle était une femme et ne pouvait pas... Cette idée si ancrée entra en contradiction avec l'existence de la dame face à elle. Oui, une femme pouvait faire de la magie, se reprêtait-elle. En revanche, pas elle ! affirmait-elle.

– Ah ! fit brutalement Agathe en regardant autour d'elle.

– Qu'y a-t-il ? demanda Alexandra.

– C'est... ah merde !

– Quoi ? hoqueta la pigiste à la grossièreté de la Dame.

– Il y a une personne de moins à bord, releva la magicienne.

-

La princesse fit choir sa tasse à l'annonce de M. Mendez. Elle murmura :

– Qu'avez-vous dit ?

L'homme répéta la nouvelle : le corps de Mme Olvira avait été retrouvé ce matin-là par un intendant. Il n'y eut plus un bruit dans la cabine. Les dames de compagnie étaient blêmes. Le capitaine à côté de M. Mendez restait de marbre.

– Est-elle tombée à la mer ? demanda la marquise. Ou bien un mauvais choc ?

– La pauvre femme a été retrouvée à la poupe du navire, dit le marin avec gravité. Elle avait une blessure, toutefois je ne suis pas à même d'en dire plus. Je n'y connais malheureusement rien. Même si la gestion de ce type d'incident m'échoit, je ne puis en dire plus.

– Peut-être effectivement n'était-ce qu'une mauvaise chute ? questionna faiblement M. Mendez.

– En toute franchise, reprit le capitaine, c'est une première à bord. Je n'omets aucune hypothèse, néanmoins je ne suis pas enquêteur.

– Vous soupçonnez donc un crime ? demanda la princesse gravement.

– Nullement ma dame, dit M. Mendez en hoquetant. Tous les passagers sont des hommes et femmes de la meilleure société, et tous les membres d'équipage ont une respectabilité irréprochable.

– Sans vouloir paraître dédaigneuse, reprit la marquise, l'appartenant à la « meilleure société » n'a jamais retenu une main assassine. S'il n'existe ne serait-ce qu'un infime risque, la présence de son Altesse doit vous conduire à le considérer comme absolu !

– Certes oui, madame.

– Capitaine, commencez par faire route arrière ! Nous sommes en mer depuis moins de vingt-quatre heures, le retour sera rapide.

– Cela n’est pas possible, dit l’homme. La voilure de l’Aube n’est conçue que pour fondre dans le sens du vent. C’est pour cela que le parcours du navire suit le courant du détroit. Ce n’est pas un vaisseau « traditionnel ». Nous pourrions nous orienter sur tribord, pour rejoindre la côte, puis remonter jusqu’à la cité, cependant le temps d’accomplissement de la manœuvre serait aussi long, voire plus, que de poursuivre notre route jusqu’à Vavira. Également, notre couloir actuel pourrait nous conduire à croiser un navire de la Marine princière sur lequel son Altesse pourrait embarquer, alors qu’en nous éloignant sur un autre itinéraire, nous serions assurément seuls.

Face à l’assurance et à la rigueur du Capitaine, même la marquise ne savait quoi redire. Demeurait le risque qu’il s’agisse d’un meurtre, chose inacceptable pour les nobles-nées. La princesse imaginait n’avoir aucun réel pouvoir sur les décisions qui seraient prises, et que la présence du capitaine et de M. Mendez ne tenaient qu’au respect de son statut. Anticipant la propagation inévitable de l’information, elle s’offrit de porter la parole du bord et de servir de relais. Ils se mirent d’accord sur un discours de tempérance, ne cachant aucun fait sans se montrer alarmiste. Niveau sécurité, le capitaine proposa un système de repas en cabine pour les passagers souhaitant demeurer à l’isolement. Également, il ordonnerait à son équipage d’interdire les déplacements individuels.

– Peut-être... hésita M. Mendez. Eh bien, à l’annonce du malheureux événement, le pauvre M. de Loka s’est muré dans une apathie totale. Un mot de son Altesse serait, je pense, un geste réconfortant.

La marquise blêmit à cette révélation. La princesse fut également choquée. Elle ne se représentait pas l’héritier du baron de Loka, or elle avait sans doute dû le rencontrer lors d’un bal des débutants, où fils et filles de nobles étaient présentés au Prince à l’arrivée de l’âge mature. Et il était à bord... Elle n’osait imaginer quel sentiment devait frapper le pauvre fiancé de la disparue.

– Je m’en ferai un devoir, répondit la princesse. Peut-être même serait-il séant de lui apporter notre considération de vive voix.

– Cela serait fort à-propos, confirma la marquise avec gravité.

Il fallut une bonne heure aux nobles-nées pour s'apprêter et réfléchir aux mots qui seraient prononcés. Il avait été convenu que l'information de la disparition de la pauvre Mme Olvira serait divulguée après le repas du midi. Concernant le fils du baron, la princesse fut préparée par la marquise ; nom du père, de la mère, de la fratrie et détail sur la baronnie de Loka fut appris par cœur en un temps record. Il ne fallait, certes pas, que la parole princière soit sans âme, mais les convenances devaient être préservées au sein de l'aristocratie.

Conduites par le commissaire de bord, les nobles-nées furent introduites dans la cabine du malheureux. L'homme, les vêtements mal-ajustés, s'en rappela à ses manières face à la présence princière. Malgré les maux qui lui tordaient le visage, il s'inclina et se présenta. Bien fait, il aurait sans doute pu fiancer n'importe quelle jeune fille de bonne naissance... si sa famille n'était pas au bord de la ruine.

– Honorable monsieur de Loka, commença la princesse. En mon nom, en celui du Prince, mon oncle, et en celui des nobles dames présentes, je vous présente mes profondes condoléances pour votre perte. Je n'ai que peu connu mademoiselle votre fiancée, néanmoins elle était de tout évidence une femme comme il y en a rarement. Ce terrible accident est un effroi absolu. Je me place à votre disposition pour toute requête dont je pourrai m'acquitter.

L'homme s'inclina de nouveau, remercia et, les larmes aux yeux, ne demanda que de la solitude.

Malgré la révélation, peu après le repas du midi, de la terrible disparition, Alexandra n'arrivait pas à penser à autre chose qu'à elle-même. La longue discussion qu'elle avait eue avec dame Baroque n'était pas pour la calmer, même si elle faisait illusion. Elle ne parvenait pas à croire que la magicienne ne fut pas d'une façon ou d'une autre responsable de son état. C'était déjà elle qui avait bouleversé sa vie, lui permettant, à terme, de devenir pigiste. Elle devrait en être la cause... De servante à journaliste, et désormais de journaliste à magicienne ? Quelle serait la prochaine étape ? Reine ? Impératrice ? Le cerveau de la jeune fille bouillonnait de tant de questions futiles que cela la désolait. D'autant qu'un évènement transformant son simple « portrait » d'un navire en drame digne des revues les plus lues avait eu lieu. Serait-elle trop mauvaise dans son métier pour ne pas se renseigner un minimum ?

Fouettée d'un soubresaut de conscience professionnelle, Alexandra laissa de côté l'étrangeté l'ayant marquée la nuit précédente et s'approcha du bon M. Mendez.

L'homme n'était pas dans la meilleure disposition pour discuter. Il avait été rapidement assailli par de nombreux passagers. Tous voulaient en savoir plus sur le décès et ces circonstances... Même s'il disait que la mort était accidentelle, certains s'angoissaient. Naturellement, Alexandra s'offrit d'apporter son regard à la tragédie.

– Je ne pourrais demander à une dame de poser les yeux sur une telle horreur.

– Puis-je vous rappeler la nature des articles vous ayant conduit à faire appel à moi ? J'ai visité plus que mon lot de morgue.

Le pauvre homme pâlit, mais ne fut finalement pas compliqué à convaincre.

Après un passage à la poupe du navire où la pigiste ne vit rien, M. Mendez la conduisit, avec l'assistance d'un intendant, au plus bas de la cale. Malgré la pénombre, Alexandra distingua suffisamment bien pour réaliser que l'état de la zone « interdite au public » n'était pas aussi

parfaite que les salles de plaisirs et les cabines des passagers. Cela ne la surprit pas ; il en allait de même dans les quartiers des domestiques des maisons les plus luxueuses.

Ils arrivèrent à destination. Il s'agissait de l'endroit le plus froid du bateau, où étaient conservés les aliments avant cuissons. Le directeur de la compagnie révéla que le gel était une conséquence du sort améliorant la vitesse du navire, pour autant il ne sut pas expliquer en quoi. Tressaillant, l'intendant souleva le drap qui recouvrait Mme Olvira, puis recula dans un geste de purification.

S'approchant à la lueur d'une lampe à huile, Alexandra fit le maximum pour ne pas toucher le corps. Cela lui faisait bizarre de découvrir cette femme morte alors qu'elle l'avait vue en vie le soir précédent. Elle portait encore ses vêtements du dîner.

S'approchant du visage, la pigiste nota la blessure : une coupure à la jugulaire. Ce n'était pas une marque nette, comme l'aurait fait un couteau, mais quelque chose de « brut », comme l'écorchure d'un bout brisé de bois ou de métal. Que n'aurait-elle pas donné pour disposer du talent de dessinatrice de certaines chroniqueuses qu'elle admirait le plus ! À défaut, elle nota qu'il n'y avait pas de trace de sang sur les vêtements...

– La pauvre femme a-t-elle été retrouvée suspendue au-dessus de la mer ?

– Non, dit M. Mendez. La pauvre a été retrouvée allongée au sol.

– Face contre terre ? Enfin, face contre le plancher ?

– Eh bien... je n'ai pas demandé un récit exhaustif, mais il me semble bien que oui.

– Le nettoyage du pont n'a pas dû être une tâche facile, dit Alexandra à l'intendant.

– Je n'ai pas eu à réaliser cette tâche. Je ne crois pas qu'il y ait eu de nettoyage à proprement parler.

– Ah... Alors il y a un problème. Une blessure à cet endroit est certainement sanglante. Et si elle n'était pas suspendue au-dessus de l'eau, il y aurait dû avoir une bonne quantité d'hémoglobine sur le pont.

– Que voulez-vous dire ? demanda M. Mendez. Que la pauvre se serait vidée penchée par dessous le bastingage avant de s'effondrer au sol ?

– Je ne penses pas qu'une telle acrobatie soit possible. Non. Soit elle a perdu son sang autre part à bord, avant d'être conduite là où elle a été retrouvée, soit quelqu'un de fort l'a maintenue dans une position improbable ne souillant pas ses atours. Comme elle n'est pas trop dépeignée, j'opterais pour la première solution.

Il fallut un long moment à M. Mendez pour comprendre le sens des paroles d'Alexandra. Et même en saisissant, il se refusa à y croire.

Conduite à la passerelle de navigation, Alexandra expliqua ses conclusions au capitaine, qui se renfrogna. Délaisant le commandement à son second, l'homme, suivi de la journaliste et du directeur de compagnie, fit un crochet chez le commissaire de bord avant de se rendre dans la cabine de l'Altesse. Sur place, Alexandra dut encore une fois s'expliquer, mais la présence princière la fit se sentir nerveuse. Peut-être aurait-elle été rassurée de savoir que la princesse partageait son état.

Chapitre 06

Malgré le tragique de la situation, Agathe Baroque savourait le moment présent. Lisant le roman d'un auteur diantien étonnamment amusant ; une première depuis qu'elle savait suffisamment bien décrypter la langue locale ; elle appréciait de ne pas subir les pensées des autres passagers. Le stress leur provoquant un effet de sourdine.

D'un geste, elle commanda à une hôtesse de remplir son verre. Le salon rectangle était un espace très agréable. Tamisé, de belles boisures agrémentaient les murs. Au sol, des tapis insonorisaient les pas des convives, et au plafond, la représentation d'une scène de chasse à courre d'automne inspirait au voyage. S'il n'y avait pas eu une presque imperceptible houle, la magicienne se serait crue à terre. Ce voyage n'était finalement pas si embêtant que cela, finit-elle par penser, du moins jusqu'à l'arrivée de la marquise.

S'installant dans le fauteuil face à dame Baroque, la noble-née était aussi rigoriste qu'escompté par son rang. Au moins, n'était-elle plus aussi hostile, perçut la magicienne malgré la sourdine.

– Que puis-je pour vous ? demanda Agathe. La princesse souhaite-t-elle me voir ?

– Pas encore, répondit la marquise en refusant l'offre de boisson de l'hôtesse. Notre situation à bord est quelque peu déplaisante.

La femme hésita puis, dans une démarche peu formelle, s'inclina vers la magicienne pour que nulle ne l'entende et reprit en murmurant :

– Il semble y avoir quelques changements. L'accident n'en serait peut-être pas un.

– Ah, fit la dame en reposant son verre. C'est fâcheux.

– Certes oui. Même si cela n'est pas très réglementaire, son Altesse a demandé qu'une enquête ait lieu.

– Je ne suis pas enquêtrice.

– Il ne s’agit pas de vous. Le capitaine et la journaliste vont se charger d’interroger les passagers.

– D’accord... Cela ne me dit pas ce que je peux faire pour vous ?

– La princesse l’ignore, mais je suis proche du prince et...

– Proche ? sursauta presque la magicienne, piquée.

– Eh bien... hésita grandement la femme qui n’avait visiblement pas envie d’en dire plus. Suffisamment pour connaître une partie de l’histoire qui vous lie à la princesse. Vous... le prince a noté vos talents.

– Seulement mes talents ? demanda Agathe avec un sourire.

Le regard de la marquise devint dur. Agathe comprit que le ressentiment de la dame de compagnie n’était pas uniquement dû à ses origines. La magicienne en trouva de la satisfaction. Évidemment, elle ne souhaitait pas vivre une idylle, mais qu’une Maîtresse du prince vit en elle une menace lui plaisait. La noble-née se calma. Agathe la dévisagea plus en détail pour la première fois. Elle devait avoir la quarantaine. Un peu petite, comme tous les habitants de Dianty, elle semblait néanmoins dominer ses contemporains. Belle, sans l’ombre d’un doute, ce n’était pourtant pas ce qu’elle ressentait. Plongeant plus que de raison dans l’esprit de la noble, Agathe y vit la crainte de celles qui vieillissent dans un monde où la beauté est l’arme des femmes. Jalousie. Colère. Peur... Oui, la peur d’être remplacée était le carburant de son ressentiment envers la magicienne. La marquise était si intelligente que cela en était pathétique. Le prince aimait toujours sa compagnie, cependant plus autant ses draps. Voir si clairement la scène enivrait la mage. Agathe était un peu triste pour la femme, toutefois son cœur palpita ardemment lorsqu’elle sentit celui de la marquise se briser le jour où le prince parla de « l’impressionnante mage granalbienne » avec des étoiles dans le regard.

– Vos talents oui, reprit la dame de compagnie avec un visage neutre. Malgré vos transgressions de nos traditions, le Prince est homme à reconnaître le potentiel. Il a vu en vous une personne qui pourrait être utile à la principauté. Concernant mes... doutes à votre sujet, je me

soumets aux sentiments toujours très justes de son Altesse. Ainsi, s'il y a à notre bord un criminel susceptible de s'en prendre à la princesse, il est de notre devoir sacré de la protéger.

– Cela me semble peut-être trop mélodramatique, dit dame Baroque avec contenance. Mais soit. Je ferai montre d'un supplément d'attention afin de protéger la princesse.

– Parfait. Vous emménagerez donc dans la chambre annexe de la cabine princière. Pour une veille ininterrompue auprès de la présence princière.

La marquise sourit de contentement en voyant le visage de la magicienne se décomposer. La noble-née avait bien cru comprendre que sa rivale affectionnait la solitude, et elle se délectait de l'en priver. Elle allait se satisfaire de cette petite vengeance et repartir, néanmoins Agathe était toujours dans son cerveau. Furieuse, bien que contenue, l'étrangère tendit la main pour prendre celle de la marquise.

– Cela me ravit, sourit Agathe. Je suis sûre que la princesse et moi deviendront proches.

Usant imperceptiblement de ses pouvoirs, la magicienne altéra l'inconscient de la noble, pour qu'elle comprenne : « le prince et moi deviendront proches ». Appuyant là où naissaient les rêves et les cauchemards, Agathe offrit à sa victime tout ce qu'elle craignait. Les fantaisies se matérialisèrent si profondément que la noble-née put presque sentir la moiteur passionnée des corps s'unissant.

La fureur de dame Baroque exulta lorsqu'elle réalisa la gloire qui pourrait parer la marquise si cette dernière n'était pas prisonnière de ses statuts de femme, d'épouse, de conseillère de l'ombre et de « catin » princière. Frappant plus fort, elle fit littéralement vivre à la noble-née tout ce qu'elle craignait. Dans un coin de son esprit, Empéria de Strozzi subit une existence où la magicienne devint l'amante du Prince, avant de l'épouser et de lui donner un fils tant désiré. Elle vieillit pour voir l'Altesse, l'amour de sa vie, connaissant enfin le véritable bonheur au bras d'une étrangère... Ses fantasmes, douce prison, se réduisirent en miettes.

– Vous semblez fatiguée, Marquise, dit Agathe en relâchant la main de la femme brisée. Vous devriez vous reposer. Il y a du bon à laisser son esprit en paix.

– Oui, balbutia la noble. Vous avez raison.

Ainsi, alors que la magicienne quittait la pièce, la noble-née eut, après une seconde de profonde terreur, un sentiment euphorique de soudaine compréhension et de certitudes. N'avait-elle passé sa vie à vivre que pour les autres ? se disait-elle sans réaliser qu'elle venait de jeter une minuscule boule de neige sur une pente qui ne cesserait grossir avec le temps...

La princesse en était désormais sûre : elle détestait la mer, les bateaux et le monde hors des murs de la cité. Elle vivait cette épreuve comme une pénitence de ses fautes passées et se résolut à la surmonter. Également, elle le devait à son peuple et à sa sûreté, ainsi demanda-t-elle à être tenue au courant de tout problème à bord, qu'il ait attiré à la malheureuse disparition de Mme Olvira ou non. Elle était prête à accepter de sacrifier beaucoup dans cette épreuve, malgré tout son courage lui sembla atteindre sa limite quand la magicienne déposa ses bagages dans la cabine. La promiscuité d'avoir la marquise comme chaperonne dans l'annexe de la pièce n'était pas pour lui plaire, mais que la noble soit remplacée par une barbare... Elle prit une profonde respiration alors que les autres dames empaquetaient les affaires de madame de Strozzi.

De son côté, la magicienne n'était pas plus sereine. Ayant fait de son mieux pour respecter les conventions lors des rares moments avec les nobles, elle craignait pour chacun de ses gestes désormais.

– J'imagine que vous serez amenée à me suivre également hors de la cabine ? demanda la princesse Mahaut lorsque ses dames quittèrent temporairement la pièce pour déplacer les affaires de la marquise, l'intendance n'ayant pas le personnel pour le faire dans l'immédiat.

– Cela n'a pas été clairement dit, répondit la magicienne avec hésitation. Je pense que l'idée étant de vous protéger. Alors oui, je serai amenée à vous suivre.

La princesse acquiesça en écarquillant les yeux de dépit. Les deux femmes restèrent quelques minutes ainsi ; désappointées l'une par l'autre, sans rien dire, jusqu'au retour des dames. La magicienne s'exclut des discussions en se rendant dans sa petite chambre pour reprendre sa lecture. Cela dura jusqu'à l'heure du repas.

Dans la salle à manger, l'ambiance était bien plus lourde que la veille. Certains passagers avaient choisi de rester dans leurs cabines, alors la princesse se fit un devoir de faire bonne figure. Radieuse dans sa magnifique robe, elle n'était surpassée en beauté que par la

Granalbiennaise, bien que cette dernière portât une tenue de qualité à peine suffisante pour un repas en compagnie de son Altesse. La marquise de Strozzi était reparue, néanmoins elle demeura relativement peu loquace. À l'invitation de Mahaut, l'Honorable monsieur de Loka se joignit aux dames. L'Altesse avait bien précisé dans sa requête qu'un refus serait parfaitement compréhensible et pleinement excuser, pourtant l'homme avait accepté.

Sa peine était moins marquée qu'au matin. Vêtu d'un habit à col rabattu en taffetas de soie rayée, démodé bien que seyant, les quelques broderies d'or frisé dédorée ne laissaient par de doute sur la désargenture de l'homme à un œil aussi acéré que celui de la princesse.

Elle s'en voulut, toutefois la vue du noble-né lui imposa de surprenantes pensées, qui n'avaient pas leur place dans les moments de deuil. Même si les règles de bienséance y étaient sacrifiées, elle s'assit à son direct coté et se permit de lui prendre la main dans un geste de paix. Du moins, ce fut ce que comprirent les nobles dames, car même si le mouvement se voulait chaste, la princesse ne pouvait pleinement faire taire ses pulsions profondes. Elle se maudit de ses vices alors que tous étaient en peine...

Le repas fut servi dans un demi-silence. Ponctuellement, comme il se devait, une dame de compagnie lançait quelques phrases devant démarrer une conversation, cependant rien ne fut vraiment concluant. À l'arrivée du plat, la princesse se retint de déroger au code en voulant initier une nouvelle tentative de conversation. Intérieurement, elle imagina mille mots pour mettre fin à la tyrannie du vide, mais en resta l'esclave. Elle reformulait en pensée une ouverture pour la liberté quand elle nota que l'Honorable monsieur de Loka était hagard.

— Monsieur ? finit par dire la princesse. Votre peine est si profonde... Ne craignez pas de vous montrer malséant en nous quittant, si cela peut vous soulager ne serait que le poids d'une plume...

Le noble ne réagit pas, gardant son regard braqué. Son poing se serra alors sur son couteau quand l'Altesse réalisa qu'il dévisageait en réalité un autre homme qui venait d'entrer dans le salon... Dans un

moment de rage qui frappa toute la table, le noble se leva et fonit entre les convives, l'arme blanche dressait. Plus bête qu'homme, l'Honorable monsieur de Loka hurla en abattant son geste, mais à la stupeur de l'agressé, la lame se stoppa à quelques centimètres de son visage déformé par la peur. La magicienne s'était levée et tous sentirent qu'elle avait utilisé la magie pour suspendre le funeste coup.

– Pourriez-vous saisir cet homme que je le libère de mon étreinte ? demanda aux serveurs l'étrangère à l'accent prononcé.

Comme si l'ordre venait du capitaine en personne, le personnel attrapa le noble figé dans une posture bestiale. Au sol, l'autre était toujours paralysé d'effroi. Une jeune femme en costume de confesseuse, bure blanche et guimpe rouge, qui le suivit, lui prit les mains. Alors dame Baroque relâcha son étreinte et le noble s'agita de plus belle. Il hurla :

– Porc ! Parricide ! Assassin !

Difficilement maintenu, d'autres hommes d'équipage, attirés par les cris, saisirent de Loka. Le capitaine apparut, suivi de la journaliste et du directeur de la Compagnie diantienne des navires princiers. D'un revers de main, il imposa le silence au noble qui manquait de tourner de l'œil.

– Parlez court et juste, sous peine d'être jeté à la mer, tonna la voix indomptable du maître du navire.

– Il est l'assassin de ma fiancée, lança le noble la lèvre en sang. Il est son oncle. Arry Tilcho !

À cette révélation, le capitaine fit saisir l'agressé. Malgré les plaintes de la religieuse, les deux hommes causes de la brouille furent sortis du salon sans ménagement.

À table, nul ne dit mot. Après l'effarement, toute la pièce tourna son regard sur la princesse. Réalisant la peur de l'assistance, elle se leva et dit :

– Mon peuple, la paix soit sur toi. Ne laisse pas l’effroi envahir ta raison. Que tous vous retourniez à vos cabines pendant que je me fais votre héraut dans ce drame. Gardez porte close et n’ayez crainte.

Sur ces mots, suivie de ses dames et de la magicienne, l’Altesse quitta le salon pour rattraper le capitaine.

Rejoignant l’homme alors qu’il donnait des ordres, la princesse lui demanda des informations. Contenant son émotion, il parla avec calme :

– Il nous faut d’abord interroger ces hommes pour comprendre la situation. L’agresseur va être mis aux fers jusqu’à ce qu’il se calme.

– Vous n’y pensez pas ! hoqueta l’Altesse.

– C’est cela ou la bastonnade pour lui faire retrouver la raison.

– Je vous l’interdis !

– Comment ? dit le capitaine en haussant le ton, peu habitué à recevoir un ordre.

– Attention Monsieur ! intervint la marquise plus haute encore. Vous n’êtes maître que de notre navire quand son Altesse est souveraine de pouvoir supérieur ! Un nouveau mot sur ce ton à son encontre et vous, votre équipage et vos familles en subirez les funestes conséquences !

La parole de la noble-née fut si dure que l’imposant marin sembla brutalement redevenir enfant. La princesse, inconsciente jusqu’alors, sentit la réalité du pouvoir qu’elle détenait. Elle n’était pas qu’invitée à bord, elle en était la réelle maîtresse du lieu, comme de toute personne répondant au serment de fidélité au Prince et à la Cité.

– Que l’Honorable monsieur de Loka soit conduit à sa cabine et qu’un homme d’équipage garde sa porte, ordonna la princesse. Je me charge de ramener à la raison mon feudataire.

À ces mots, nul ne put en dire d’autres.

Après une dizaine de minutes, forte d'une autorité nouvelle et malgré les recommandations de la marquise, la princesse entra seule dans la cabine du fil de baron. L'homme était prostré dans un coin de la pièce, se tenant la tête de rage. Sûre d'elle en apparence, Mahaut prit un linge humide dans la salle de bain et approcha.

– La paix monsieur, dit-elle en s'agenouillant devant l'homme. Desserrez vos doigts que je puisse vous voir.

Obéissant après une seconde, il découvrit son visage commotionné. Délicatement, comme face à un animal craintif, l'Altesse tapota la lèvre rougie avec le bout d'un tissu. Pris dans une tempête d'émotions incontrôlables, la posture de la princesse se fit impériale, imposant le calme d'une caresse de ses doigts.

-

Si Alexandra s'était attendue à un tel bouleversement dans son planning, elle n'y aurait pas mis tant de temps. Avec M. Mendez, elle avait passé tout l'après-midi à organiser les interrogatoires à venir, écrémant la liste des membres d'équipage à questionner en priorité...

L'homme qu'avait attaqué le noble, et qui était accusé par lui de meurtre, fut installé dans le bureau du commissaire de bord. *Arry Tilcho*, se rappela Alexandra. Cela ne lui évoquait absolument rien. Interrogeant M. Mendez, il se contenta d'un haussement d'épaules. Comme ils en avaient convenu, ce serait la journaliste qui poserait les questions, mais le directeur resterait à distance d'oreille. Malgré cela, et par précaution, Alexandra dissimula un couteau sous ses jupons.

– Je ne sais pas si je dois dire « bonsoir », commença la jeune femme en entrant dans le bureau et en s'installant à une distance adaptée de l'homme.

– Oui, hésita-t-il entre peur et sourire d'inconfort.

– Vous est bien Arry Tilcho ?

– Oui.

– Je comprends que la situation vous soit gênante. Elle l'est également pour moi. La princesse et le capitaine ont demandé une sorte d'enquête concernant la mort de Luciana Olvira et...

– Luci est morte ? demande l'homme en écarquillant les yeux d'embêtement.

– Hier, oui.

– Mais... elle était à bord ?

– Eh bien oui, hésita Alexandra. Vous l'ignoriez ?

– Mais... mais, balbutia-t-il des larmes naissantes. Mon dieu. Ce n'est pas possible. Elle n'avait que seize ans...

– Je crois bien qu’elle était plus vieille... Vous ignoriez vraiment qu’elle était à bord ?

L’homme n’écoutait pas vraiment la question, regardant autour de lui sans comprendre, avant de se recentrer sur Alexandra, perdu, reprenant avec hésitation :

– La pauvre petite... Comment est-ce arrivé ?

– Nous soupçonnons un assassinat, dit la journaliste en commençant à douter de la bonne santé mentale de l’homme.

– Dieu ! Il faut prévenir Vincenzo. Il était tellement heureux ce matin. Cela va être terrible.

– Vincenzo ?

– Mon frère.

– Il est également à bord ?

– Eh bien oui.

– Et vous ignoriez que Luciana Olvira était également à bord ?

– Eh bien... Oui. Mais... Mon pauvre Vincenzo. Et ma pauvre Luci... Si jeune...

L’homme semblant encore plus perdu, Alexandra s’éloigna vers la porte. M. Mendez acquiesça quant au doute de la fille sur les capacités intellectuelles de Tilcho. S’interrogeant sur la présence d’un Vincenzo, le directeur confirma en regardant la liste des passagers. À la demande d’Alexandra, deux intendants de bonne carrure partirent à sa recherche.

Alexandra poursuivit l’interrogatoire d’Arry Tilcho, sans qu’il ne lui révéla rien de plus pertinent. L’homme n’était même pas capable d’expliquer pour quel motif il se trouvait à bord. Abandonnant l’espoir d’obtenir des informations, elle lui commanda d’aller dans une pièce annexe qui servirait de salle d’attente.

Il fallut attendre un peu pour que les intendants reparassent avec le fameux Vincenzo. Bien que plus grand et plus assuré dans sa démarche, le lien de fraternité avec Arry Tilcho était évident. Plus que cela, réalisait Alexandra, car l'homme qui venait d'arriver lui rappelait également Luciana Olvira.

– Monsieur Vincenzo Tilcho, dit M. Mendez. Si cela ne vous dérange pas, je souhaiterais que Mme Guardi vous pose quelques questions.

– Cela me dérange, dit l'homme.

– Cela est bien triste, toutefois je crois que vous répondrez tout de même sous peine d'accusation de trahison envers le prince pour ne pas avoir obéi aux ordres de sa nièce, la princesse Mahaut.

Alexandra fut surprise de la force de la réponse du directeur de la Compagnie diantienne des navires princiers. Il s'était montré si hésitant ce dernier jour qu'elle en avait presque oublier son statut, que ne pourrait obtenir une personne timorée.

Acquiesçant de mauvaise grâce, Vincenzo Tilcho prit le siège qu'occupait son frère quelques minutes plus tôt.

– Je ne suis pas le premier que vous dérangez, souligna-t-il.

– Comment le savez-vous ? demanda Alexandra.

– La place est encore chaude.

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire, ce que l'homme interpréta positivement. Son visage se décrispa.

– Connaissez-vous Luciana Olvira ? demanda Alexandra en introduction.

– Nous y sommes donc, grommela l'interroger. Ce n'est pas plus mal. Pas de détour. J'apprécie, même si dans des circonstances différentes. Eh bien oui, je connais évidemment ma nièce. Et oui, comme a dû vous le rapporter un employé, je lui ai parlé hier soir à l'arrière du bateau. Cela fut bref, comme j'apprécie que ce soit. J'ai appris sa disparition il y a

quelques heures, comme tout le monde, et cela me peine. Un terrible accident.

– Un accident ?

– C'est ce qui se dit, répondit l'homme avec un moment d'hésitation avant de réaliser qu'il y avait plus. Ce n'est pas un accident ? Je vois... Comment est-elle morte ?

– D'une blessure.

– A-t-elle souffert ? hésita-t-il à demander.

– Je ne saurais le dire. Son visage semblait serein.

– Quelle bêtise. Son fiancée ? C'est lui le coupable ? Le porc !

Alexandra fut surprise de cette affirmation, mais n'en montra rien. Doucement, sans confirmer ou infirmer par son ton, elle demanda :

– Pourquoi pensez-vous qu'il s'agirait de lui ?

– Car elle avait rompu ses fiançailles.

– Quand ?

– Hier même. J'ai offert à Luci de l'épouser et elle a accepté.

Fouillant dans son vêtement, il sortit une bague qu'il posa sur la table avant de reprendre :

– L'anneau du nobliau. Elle me l'a confié en acceptant celui que je lui ai offert. Un gage qu'elle ne reviendrait pas sur l'affaire.

Chapitre 07

– Avec sa nièce ?

La question de dame Baroque n'interrogea pas Alexandra sur sa forme que sur son fond. Où était le problème à épouser sa nièce ? se demandait la journaliste. Le visage de la magicienne laissait à penser qu'il y en avait un pour elle. La jeune femme déduisit que ce genre d'union n'était pas courante là d'où venait la dame, où que cela fut.

– Dans les familles disposant de biens d'une certaine valeur, c'est commun. Comme d'épouser la veuve de son frère. Dans le cas de Luciana Olvira et Vincenzo Tilcho, c'est même logique. Lors du mariage des parents d'Olvira, le contrat d'union stipulait que, en cas de décès, les biens du couple seraient détenus indivisiblement à 75/25.

– 75/25 ?

– 75 % des biens aux héritiers directs, 25 % aux collatéraux. Pour faire simple, Luciana Olvira détenait trois quarts de tout, Vincenzo Tilcho 20% et Arry Tilcho cinq.

– Et donc ? En quoi ça rend logique l'union d'un oncle et de sa nièce ?

– « Détenu indivisiblement » veut dire que tout, de la chaise à la maison, est divisé, mais seulement sur le papier. Ils ne peuvent pas juste séparer les biens en deux tas. Il leur faudrait passer par les régulateurs du Prince, et c'est une charge particulièrement onéreuse pour les deux parties.

– Ok. Admettons que je comprenne. En quoi c'est logique qu'elle épouse l'oncle plutôt que De Loka ?

– Car la tutelle des biens revient, normalement, au mari. Les nobles peuvent faire appel aux régulateurs sans frais, Luciana Olvira économiserait une fortune, mais ne serait plus maîtresse de rien. Vincenzo Tilcho, lui, resterait astreint au paiement. C'est ruineux. Il lui

a donc offert un accord de contrôle totale sur ces 75 %. Elle a choisi l'argent à l'amour.

– Y avait-il seulement de l'amour à l'origine ?

L'interrogation d'Agathe fit réaliser à Alexandra que les accusations de Vincenzo contre le fils de Baron n'étaient pas si irréalistes. Pourquoi Luciana Olvira aurait-elle épousé le noble s'il n'y avait pas d'amour en premier lieu ? se demandait la journaliste. Parce qu'il y avait un accord financier de même nature, néanmoins moins avantageux ? La jeune femme se remit à faire les cent pas dans la cabine de la princesse. Son cerveau bouillonnait, et même sans chercher à lire en elle, la magicienne trouvait en ce bruit blanc quelque chose d'agréable.

Il fallut attendre qu'il soit tard pour que l'Altesse reparaisse. Elle était heureuse, sentit la mage qui s'abstint d'en apprendre plus. Après les inclinations de rigueur, et malgré la fatigue, Alexandra fit son rapport de l'interrogatoire des frères. Arry Tilcho était de toute évidence simple d'esprit, bien que parfaitement capable de s'exprimer. Lors de la nuit du meurtre, après ses confessions à la religieuse qui l'accompagnait à bord, il était resté dans sa cabine sans que personne ne puisse le confirmer. Vincenzo, lui, après avoir prétendument fait sa demande à sa nièce, avait passé une bonne partie de la soirée dans le fumoir. Plusieurs hommes pouvaient le certifier. Également, un intendant confirma avoir croisé les parents se séparant au niveau de la poupe du bateau, à l'heure approximative qu'avait déclarée l'homme. Arrivée au moment des accusations contre l'Honorable monsieur de Loka, Mahaut se raidit.

– Beaucoup de paroles, dit la princesse après réflexion. Or à qui profite ce meurtre ?

– Aux frères Tilcho, répondit sans hésiter la journaliste. Comme seuls parents de la victime, ils héritent de tout.

– Et si le cadet est réellement simple d'esprit, c'est l'aîné qui contrôlera dans le fait l'ensemble de la succession. Je pense que nous n'avons pas à réfléchir bien longtemps...

La princesse stoppa sa phrase quand la journaliste, qui lui faisait face, vit ses mains prendre feu. Cette fois, il n'y eut qu'une seconde de sidération avant que la jeune femme hurlât. Cela ne calma rien et, alors qu'elle essayait de courir vers la salle de bain, les flammes s'intensifièrent.

Sortie de sa lecture, même si elle avait passé plus de temps à écouter la conversation des deux femmes, la magicienne intervint. Percevant sans mal le flux d'Érèbe incontrôlable, elle altera sa forme pour que le comburant de la réaction chimique ne soit plus le dioxygène, mais l'ozone, ce qui fit taire le feu. Elle eut un rire.

– Première règle magique : tout sort simple est par nature inflammable, dit la magicienne en apportant un linge humide pour refroidit les doigts roussis d'Alexandra.

– Pitié... dites-moi que vous avait fait disparaître la malédiction qui me touche ! supplia la jeune fille.

– Il me faudrait vous lobotomiser.

– Au moins, cela s'est arrêté.

– Pas vraiment, répondit en souriant la magicienne. Vous lancez toujours un sort. Il n'interagit juste pas avec l'environnement qui nous entoure... attendez ! C'est bon. C'est fini.

– Qu'est-ce-que cela signifiait ? intervint la princesse la voix incertaine.

Qu'une étrangère de Granalbine soit mage était une chose ; le sang barbare était rustre et mystérieux ; mais une Diantienne ? Cela n'était pas possible, se disait la princesse. La journaliste avait pourtant tous les traits de la pureté, même si elle avoua ne pas connaître son père. Mahaut se convainquit que cette fille devait être de ces enfants « naturels », issus des métiers du monde de la nuit, cependant elle n'en avait pas les « yeux haineux et vides » dont parlait l'adage... Il fallait garder cette révélation secrète pour le voyage ! Aucun Diantien digne de ce nom n'accepterait de répondre aux questions inquisitrices d'une pareille enquêtrice, fut-elle diligentée par Mahaut. La princesse ordonna le silence sur cette bizarrerie et les deux autres femmes acquiescèrent.

– Par sécurité, reprit l'Altesse à la journaliste, tu garderas trois pas de distance avec moi.

– Bien sûr, se soumit Alexandra. Je m'excuse encore.

– Pour en revenir à l'affaire qui justifie ta présence dans ma cabine, je pense que l'arrestation des frères Tilcho s'impose.

– Les preuves d'accusation restent maigres.

– Que le capitaine les enferme dans leurs chambres alors ! Transmets mon ordre.

Une fois la journaliste sortie, Mahaut respira... avant de se rappeler la présence de la magicienne. Ses dames avaient beau ne pas être de bonne compagnie, au moins la princesse ne craignait pas leur présence. *Quelle idée a eue la marquise !* pesta-t-elle intérieurement.

– Pourriez-vous ? finit par demander l'Altesse en désignant sa tenue qu'elle ne pouvait ôter seule.

De bonne grâce, Dame Baroque abandonna sa lecture. Aussi délicatement que possible, la magicienne accomplit son labour en ne buttant que deux fois. La princesse, consciente que cela ne devait pas être une activité commune pour l'étrangère, se garda de commenter le temps qui lui fallut.

Dans la salle d'eau, Mahaut se fit couler un bain brûlant, plus pour se détendre que pour se laver. Elle demeura ainsi quelques minutes, pensant plus à l'Honorable De Loka qu'à la pauvre Olvira. Par sécurité, son talisman et la méthode du retrait ayant déjà montré leurs limites, elle réalisa une ablution...

Espérant que la magicienne fut endormie, Mahaut rejoignit doucement son lit. Il n'y avait plus de lumière, mais aucun son de respiration caractéristique d'une personne assoupie. Sous les draps, la princesse n'était pas des plus détendues. Dormir une nuit chez l'étrangère, lors de l'affaire, n'était pas comme de dormir dans deux pièces qu'aucune porte ne séparait.

N'osant se tourner pour trouver une position confortable, la princesse resta de longues minutes statique, ressassant son mécontentement. Ses pensées allaient et venaient dans toutes les directions sans pouvoir se calmer comme lorsqu'elle était enfant. Il ne lui était même pas possible de chasser ses peines de la seule façon qu'elle connaissait. Cette frustration l'amena à ne plus vraiment distinguer les limites des conventions et, puérile, elle se permit un murmure bravade :

– La marquise l'ignore, toutefois je sais qu'elle est l'une des amantes de mon oncle.... En êtes-vous également une ?

– Pourquoi pensez-vous que je le sois ?

La réponse vive frappa Mahaut qui n'en attendait rien. Ses pensées déjà chaotiques prirent une dimension qui ne seyait pas à son rang.

– Perdue pour perdue, que risquez-vous à parler ? reprit la magicienne.

Renvoyée à un âge enfantin qu'elle détestait, la princesse se força à trouver le courage d'articuler de la façon la plus altière possible :

– Vous êtes d'une beauté qui ne laisse aucun homme désintéressé. C'est son Altesse, mon oncle, qui le premier m'a dit de vous prendre comme « enseignante » de culture granalbienne. Pour quel raison un monarque conduirait-il son héritière à entretenir un contact avec une femme qu'elle

ne connaît presque pas, si ce n'est pour la rapprocher de son propre cercle ?

– Je me suis également fait cette remarque à la réception de votre première lettre, répondit la magicienne d'un ton souriant. Non, je n'entretiens pas de relation avec votre oncle. Je ne l'ai pas revu depuis notre affaire. Et je ne suis l'amante d'aucun homme.

– Seriez-vous de ces femmes adeptes des « amours gui » ? gloussa moqueusement l'Altesse, s'en rappelant à la façon dont elle parlait avec ses anciennes dames de compagnie.

– Seriez-vous de ces femmes qui ouvrent leurs cuisses aux fiancés endeuillés ? répondit froidement la magicienne.

Il fallut un moment à Mahaut pour réaliser la réponse de la barbare. Se sentant comme chuter depuis une falaise, la princesse se mit à respirer un mélange de haine et de honte si subtilement unies qu'elle aurait pu croire à un sentiment qui n'eut jamais existé avant. Se réalisant de plus en plus brûlante, elle n'était retenue de hurler que par son souffle sur le bord de l'emballement incontrôlable. Entre sanglot et fureur ; désespoir et pulsion funeste ; envie de ne plus exister et souhait presque animal de fondre sans barrière sur la femme non loin pour la marteler à mort de ses poings...

– Pitié, gardez votre rage pour ceux qu'elle pourrait affecter. Tout cela est puéril. Votre plus grand vœu est d'être homme pour avoir le droit de jouir sans entrave, et je suis probablement la seule personne de votre entourage, fut-t-il lointain, à considérer que vous ne devriez pas avoir à espérer changer de sexe pour ce motif. Je n'ai aucun dégoût pour vos bougreries, mais que vos propos soient orduriers me répugne.

– Je... je... je te ferai arracher la langue pour avoir dit de telles choses ! hennit la princesse dans un spasme.

– Si vous en aviez le pouvoir, je n'aurais pas choisi de m'installer à Dianty. Aussi injuste que soit cette réalité, votre ville ne condamne pas la vérité. Je suis fatiguée de supporter vos pensées, mais elles ne méritent pas d'être « changées. C'est le monde qui devrait l'être. Alors la paix.

Aujourd'hui que je comprends mieux votre langue et vos usages, je réalise que celle que vous êtes vraiment pourrait être une personne que j'apprécie. Et je perçois que la réciproque est vraie. Fermez les yeux, Altesse. Laissez la fatigue vous emporter dans un monde où nul ne vous enchaîne. J'aimerais que mon crâne cesse de cogner.

Calmée incompréhensiblement, la princesse sentait comme une main amie appuyer contre sa poitrine pour qu'elle s'enfonce profondément dans ses draps. Perdant peu à peu corps, elle retrouva brutalement le plein contrôle d'elle-même quand la magicienne se redressa sur son lit pour jurer :

– Merde ! Il y a une personne de moins à bord...

Le cerveau d'Alexandra bouillait comme jamais face au corps. Elle se sentait vraiment comme Irulas Brelusco dans ses enquêtes inexplicables. Ses yeux étaient comme ensorcelés, pensait-elle... La cause de cette perception était, en réalité, l'absence de sommeil les nuits précédentes.

Elle se pencha. Vincenzo Tilcho était face contre terre, le regard vide. Elle ne pouvait pas voir si la jugulaire de l'homme avait la même entaille que celle de sa nièce, et préférait attendre de faire le tour des indices avant de retourner le corps. Du moins, c'était ainsi que procédait son détective fictif favori... La cabine était en ordre. Elle ne disposait pas de lucarne et la porte était le seul accès. Il n'y avait pas eu de bagarre. Rien ne semblait avoir disparu.

Alexandra interrogea les deux membres d'équipage surveillant la cabine. Tous deux confirmèrent qu'une fois Vincenzo retourné dans sa chambre, personne n'en était sorti ou entré. Cela ne signifiait qu'une chose, pensait la journaliste, l'assassin était toujours là ! Le mélange de fatigue et d'adrénaline lui faisant croire qu'elle était capable d'arrêter n'importe qui, elle sortit son couteau et se dressa. Il n'y avait que deux endroits possibles pour se cacher : une malle et le dessous du lit. Doucement, elle ouvrit le couvercle du coffre... Il était à moitié vide. S'approchant en catimini, à un angle, elle souleva la couverture... Rien également.

Alexandra reprit son souffle. La solution était donc que les hommes chargés de surveiller Tilcho étaient coupables. Ou du moins complices ! Cependant elle n'y croyait pas vraiment... Lasse, et ayant fini de tout contrôler, la journaliste retourna le corps du cadavre pour découvrir une blessure à la jugulaire. Comme pour Luciana Olvira, il n'y avait pas de trace de sang. Une macabre illumination, ou un moment de trouble mental, conduisit la fille à piquer le pied nu du mort de la pointe de son arme. Ni marque d'hémoglobine sur la lame ou à travers la petite entaille.

– Vampire, dit tout haut la journaliste.

Cette hypothèse n'était pas pour plaire au capitaine. Ayant beaucoup navigué, il avait la certitude que des créatures étranges existaient. Sirènes, gorgones, sphinx et même vampires, toutefois il ne croyait juste pas que cette dernière créature ait pu survivre sur un bateau, d'autant moins sur l'Aube qui n'était pas assez grand pour se cacher.

– Vampire ou non, je pense qu'il vous faudrait plutôt concentrer votre réflexion sur le lien de parenté des victimes.

– Vous avez sans doute raison, réfléchit Alexandra. Mme Olvira aurait, en réalité, pu être attaquée par n'importe quel homme. Les femmes demeurent des proies privilégiées. Mais en ajoutant Vincenzo Tilcho au nombre des victimes, la donne change. L'Honorable monsieur De Loka devient notre principal suspect.

– Oui, murmura le capitaine. Un acte de colère contre une fiancée qui rompt son engagement et une vengeance contre celui qui a séduit ladite ex-fiancée. La faide a beau être abolie, les nobles en usent encore.

– Si c'est le cas, De Loka doit être maintenu dans sa cabine et Arry Tilcho surveillé.

– Je vais donner des ordres, acquiesça le capitaine. Vous feriez mieux d'aller dormir, votre bonne lucidité est utile à cette affaire.

La jeune femme approuva et s'apprêta à partir, néanmoins le maître de bord lui demanda d'attendre qu'il mandât un intendant pour la raccompagner.

– Puis-je m'en occuper, Capitaine ?

La question venait de Camille Cavour. L'hôtesse, qui avait vu Alexandra se rendre sur la passerelle de navigation, avait attendu l'occasion de se proposer. Elle espérait que la journaliste ne refuserait pas la proposition et ne la confronterait pas sur son acte devant le maître de bord. La fille ne le fit pas et n'attendit pas l'autorisation du capitaine pour suivre l'hôtesse.

– Je souhaiterais m’excuser le plus sincèrement du monde, reprit la femme une fois éloignée de tout oreille. J’ai cru voir un geste qui n’existait pas et j’ai dépassé les bornes.

– Oui, répondit un peu froidement la journaliste. Ne recommencez jamais. Dieu pardonne.

– Oui. Merci. S’il y a quelque chose que je puisse faire...

– Amenez-moi dans la cale, finit par lancer la fille après une seconde de réflexion un peu brumeuse.

L’hôtesse eut un hoquet à la demande et refusa immédiatement. Alexandra, n’étant pas d’humeur à débattre, hésita à simplement la menacer pour la contraindre ; mais elle se convainquit qu’elle n’était pas si mesquine, et que la réponse à l’intimidation pourrait être de finir par-dessus bord.

– Je vais m’y rendre, reprit-elle. Cela peut être fait seule ou accompagnée. Je préférerais accompagnée.

– C’est pour cela que vous avez accepté que je vous reconduise ? Car un refus conduirait à la révélation de ce que j’ai fait ?

– Je n’y avais pas pensé, s’offusqua la fille. Je ne suis pas ce genre de personne et cela me choque que vous puissiez penser que je le sois.

L’hôtesse rougit si fortement de honte qu’elle s’en couvrit le visage.

Discrètement, les deux femmes s’engouffrèrent dans les entrailles du navire. L’ambiance n’était pas exactement la même que lors de la première descente de la journaliste. Elle eut une étrange sensation... comme si la zone « interdite au public » était plus propre. Ou plus « neuve », se disait-elle.

La froideur de la cale était tellement plus intense de nuit qu’Alexandra craignit que le corps de Mme Olvira ne fut trop dur, mais ce ne fut pas le cas. Plantant son couteau dans le mollet du cadavre, à la plus grande horreur de Camille, la journaliste exulta.

– Vampire ! clama la fille en montrant son arme immaculée.

Chapitre 08

Par chance pour la magicienne, la marquise n'avait pas emporté avec elle sa « flasque » de liqueur d'opium. Elle en avait bu quelques gorgées pour se détendre quand la princesse avait pris son bain, pour le finir après avoir réalisé la disparation. Elle ne s'était pas vraiment assoupie, ne le pouvant pas, cependant son cerveau avait été suffisamment anesthésié pour le reste de la nuit.

Se relevant, elle constata que les dames de compagnie étaient là. Il y avait également la princesse. Le jour devait s'être levé depuis plusieurs heures. La marquise se leva et dressa un doigt menaçant avant de dire :

– L'intérêt de ta présence auprès de Son Altesse est que tu puisses la protéger en cas d'attaque et non que tu dormes !

La magicienne acquiesça, le regard vide, puis prit la direction de la salle de bain et ferma derrière elle. La noble-née monta d'un ton et frappa à la porte, cependant Agathe dressa un sort de silence d'exclusion, la rendant sourde aux griefs et tambourinades. Elle fit couler de l'eau et s'immergea. Elle profita des dernières bribes d'opiacé dans son corps pour se détendre. Qu'avait-elle été bête de s'inquiéter pour son paraître face à ces gens ! Elles n'étaient pas supérieures, juste des femmes respectant des codes qu'elle pouvait pirater. Alors que le murmure des pensées redevenait de plus en plus clair, elle dissipa légèrement son sort.

Sortant de la salle de bain, elle eut un léger ricanement. La marquise, qui allait reprendre ses réprimandes, fut stoppée à la vue de la chemise de nuit qu'avait renfilée la magicienne et qui se collait au corps mal séché de la femme. Toutes les dames furent si profondément choquées par ce manque de pudeur que leurs pensées se turent. Seule demeurait la voix de la princesse qui fut fascinée par sa « protectrice ». La magicienne en fut sûre désormais : cette femme n'était pas aussi odieuse qu'elle l'avait imaginé. Elle était libre. Ouverte aux idées nouvelles. Dévergonnée également. Elle avait eu des amants, mais

jamais de véritable passion. Elle avait beaucoup lu et ne souhaitait pas juste « consommer ». Elle se questionnait sur les sens, leurs rôles et leurs buts. Même si ce qui la passionnait était la luxure, elle en avait une approche philosophique et érudite. Agathe savait qu'elle ne partagerait sans doute jamais cette « passion », étant beaucoup trop prude, toutefois elle comprenait cet état d'esprit.

Ressortant de sa petite chambre annexe habillée convenablement, la magicienne s'installa à la table où attendaient du pain et de la confiture. Après avoir tartiné une tranche, elle s'adressa aux regards inquisiteurs :

– Qui est mort ?

– Vincenzo Tilcho, dit la princesse après une seconde. J'ai donné l'ordre aux passagers de rester dans leurs cabines. Sens exception, en dehors de la journaliste.

– Alexandra va résoudre l'affaire, acquiesça la femme. J'aimerais être seule avec Son Altesse.

– Tu n'y penses pas ! répondit méprisamment l'une des dames.

– Ne suis-je pas l'éducatrice de la princesse sur tout ce qui touche à Granalbine ? À la demande du prince, non ? Son invitée et égale en respect ? Je souhaite commencer mes leçons. En privé. Il y a des choses que seuls les monarques doivent savoir.

Les dames se dévisagèrent les unes les autres jusqu'à ce que la marquise acquiesce de mauvaise grâce et entraîne les autres femmes hors de la cabine. Ironiquement, l'appréhension qu'avait ressentie la magicienne à la réception de la première invitation fut de même nature que le sentiment perçu à cet instant par la princesse en la regardant manger.

– La situation n'est pas propice à une leçon, dit l'Altesse.

– Je ne compte pas faire de leçon, répondit la dame entre deux mastications. De tout façon, je ne pourrai rien vous apprendre sur Granalbine.

– Comment ça ?

– Disons que jusqu'à mes 14 ans, j'ai vécu dans une campagne isolée. Cela étant, j'ai habité deux ans dans une école de magie, avant de rejoindre mon père. C'est là que j'ai demeuré jusqu'à ma venue à Dianty, et il n'y a rien de granalibien dans son château. Votre oncle n'aurait pas pu plus mal choisir votre perceptrice. Vous avez sans doute vu juste hier. Pouvons-nous nous tutoyer ?

– Comment ? demanda la princesse qui n'était pas sûre d'avoir bien entendu.

– J'ai eu peur lors de votre invitation. Je n'ai pas de connaissances quant à vos protocoles, et je craignais de mal paraître. Ma langue maternelle ne distingue pas tutoiement et vouvoiement. Je souhaiterais que nous soyons plus familières l'une envers l'autre. Ça aiderait.

– Le supérieur tutoie l'inférieur, dit la princesse avec malaise.

– Je n'aime pas cette règle. Elle est irrespectueuse, je trouve. Regardez avec vos dames qui, malgré mon statut d'invitée, n'attendent qu'une seconde d'inattention pour me tutoyer. Comme si cela était une insulte.

– Vous ne pouvez pas changer les règles qui ne vous plaisent pas pour cette seule raison.

– Pourquoi pas ? N'est-ce pas ce que j'ai fait avec la Guilde ? Et puis je vouvoie tous mes employés. Ça leur faisait bizarre au début, pourtant ils s'y sont fait.

– C'est inapproprié ! tonna la noble-née. Le commun doit être traité à sa juste hauteur. Les nobles, par leur excellence, sont au-dessus. Certains non-nobles, du fait de leurs fonctions et dignité, sont admis à cette place, néanmoins c'est tout !

– Autant je veux bien croire que votre oncle soit « au-dessus » ; il en a l'aura, de ce que j'en ai perçu ; mais des autres nobles et notables que j'ai croisés, aucun n'était supérieur de quelque nature aux « communs.

– Nos us sont supérieurs !

- Un us n'est-il pas juste le fruit d'une pratique ? Qui change avec le temps et avec les groupes de personnes ? D'où je suis née, l'on considérait que la magie est un art féminin, et nombreuses sont celles qui méprisaient les hommes qui la pratiquaient. Dianty fait l'inverse. Chez mon père, distinguer deux personnes sur leur sexe est aussi aberrant que les distinguer sur leur taille, la couleur de leurs yeux ou la forme de leurs visages. J'ai tendance à croire que cette dernière pratique est supérieure, or c'est un avis propre qui n'a pas de valeur normative.
- Où voulez-vous en venir ? Que tout est égal et que la cité devrait se révolter comme à Gan !? Souhaitez-vous voir la noblesse mise à mort comme le fut le trône de Saphir ?
- Je désire seulement vous tutoyer. Et que vous fassiez de même. Pas en égales par je ne sais quelle morale, mais en véritable égales.
- Y consentir serait un scandale ! Que l'héritière du prince de Dianty soit tutoyée par une barbare ? Plus aucun noble ne me respecterait ; et sans leur respect, ma prétention au trône serait vaine.
- Je comprends... répondit sincèrement la magicienne. Et en privé ?
- Comment cela ?
- Tutoyons-nous en privé. Disons qu'il s'agit d'une pratique granalbienne et qu'elle est essentielle à mon tutorat.
- Pour quelle finalité ?
- Devenir amies.
- Amies ? fit la princesse sur un ton semi-enterré semi-amusé. Mon oncle nous a probablement liées pour faire de vous sa maîtresse et vous me parler d'amitié ? Vous n'êtes vraiment pas de ce monde. Un monarque, en titre ou en devenir, n'a pas d'amis. Il n'a que des sujets, des courtisans et des adversaires.
- Je ne suis aucune de ces trois choses.

– Ah bon ? Aujourd’hui peut-être, même si je soupçonne quelques trompeuses pensées, cependant demain n’est pas garantis. Vous finirez bien par désirer quelque chose qui vous conduira à devenir l’un des tr...

D’un geste, la magicienne porta ses doigts vers le front de l’Altesse. Trop surprise, Mahaut ne parvient pas à éviter le contact. Lorsque les peaux entrèrent en contact elle fut comme projetée hors d’elle-même. Comme dans un monde onirique. La princesse fit face à l’âme de la magicienne. Il n’y eut pas de transmission de pensées, néanmoins elle vit tout de l’étrangère. Elle ne sut comment le comprendre, cependant elle distinguait la femme plus nue qu’une personne puisse être. Elle était autoritaire dans ses désirs ; contradictoire dans ses affections ; rêvait autant de solitude que de lien humain ; capricieuse et exigeante ; paisible mais violente ; n’ayant de pitié que pour les vies qu’elle appréciait ; elle disposait d’une immense puissance bridée, toutefois qui demeurait bien supérieure à tout autre ; honnête ascète aimant le confort d’une richesse acquise indûment. Elle avait souffert également. Plus qu’aucun être sur cette terre. Et de sa vie d’avant, ne lui restait rien. Ni famille, ni amis, ni biens...

Le chaos fait femme !

La princesse ne savait plus quoi s'être. Incompréhensiblement, elle avait vu l'âme de la magicienne avec autant de clarté qu'à travers du cristal. Elle ne connaissait pas ses souvenirs ni ses projets, mais elle en percevait désormais la nature : une ambition irrationnelle pour la liberté. Accomplissant une chose, puis, par son seul caprice, l'inverse... Cette étrangère ne serait jamais inféodée à qui que ce fut. Elle ne réclamerait rien à personne, car elle prendrait tout ce qu'elle désirerait sans permission. Et elle ne serait l'ennemie que de ceux ayant souhaité faire d'elle une ennemie. Mahaut aimait profondément cela, et en était terrifiée. Qu'allait-il se passer ? se demandait-elle.

– Pourquoi voulez-vous être mon amie ? finit-elle par reprendre.

– Pourquoi pas ? Je sens que nous nous entendrons bien. J'ai tellement à apprendre de votre cité. Je ne souhaite pas juste être une commerçante. Faites-moi découvrir votre monde.

– Mon monde... Je n'en connais pas tant que cela.

– Alors découvrons-le ensemble ! Faisons toutes les choses que nous voulons faire.

– Êtes-vous un démon ?

– Je suis aussi humaine que vous.

– Ça n'a aucun sens.

– Pourquoi faut-il qu'il y en ait un ?

– Parce que je suis la princesse héritière ! finit par hurler Mahaut. Il y a toujours eu des règles. Des limites. Je les ai transgressées. Beaucoup de fois. Par enfantillage. Or je n'étais que la nièce du prince ! Il devait avoir des fils pour supporter la couronne. Malgré cela, Dieu en a voulu autrement. Et me voilà ! Une vieille fille de 23 ans. Quel magnifique dernier recours. Alors si cela n'a pas de sens, à quoi bon ?

– Je n'ai pas souhaité venir sur ce bateau, finit par répondre la magicienne. Honnêtement, vous n'étiez qu'une petite aventure. Une

mission transgressive. Un défi intellectuel : comment détourner la loi pour rendre légal ce qui ne l'était pas ? Et votre oncle est arrivé à la boutique, puis y a eu ces imbéciles de la Guilde. Juste une aventure dans cette vie que je souhaite vivre. Toutefois en me faisant venir à bord, j'ai réalisé que vous n'étiez pas une pecque encouronnée. Nous sommes si semblables sur bien des points. Vous ne voulez pas suivre les règles. Vous voulez être libre.

– Imaginons, répondit froidement Mahaut. Pourtant cela n'arrivera pas. Ou plutôt, ça n'arrivera plus. Je veux être la prochaine princesse régnante de Dianty ! Je veux ce pouvoir qui me permettra de changer les choses. Et cela implique de respecter les règles.

– Vous n'y arriverez jamais. Regardez hier. Le seul regard d'un homme vous fait renoncer à vos règles.

– Vous n'êtes pas un démon. Vous êtes pire ! Vous êtes l'ennemie de Dieu ! Le tentateur. Celui qui fait chuter les mortels. J'ai... j'ai commis une erreur. Encore une... ça n'arrivera plus. Sinon mon oncle souffrira. Et lorsque mon cousin sera Prince, c'est tout Dianty qui souffrira. Et je souffrirai quand je serai bannie... voire pire.

À ses mots, l'Altesse se leva et quitta la cabine.

Bouleversée, mais suffisamment forte pour le dissimuler, elle rejoignit le salon carré. La pièce était vide, autant de passagers que de personnel. Cela convenait parfaitement à la princesse qui avait besoin de réfléchir. Cette diablesse d'étrangère avait fait plus de mal qu'aucun autre avant elle. Ne la surpassait que le drame de sa mère, rendue mélancolique à la mort de son père et qui avait fait en sorte de le rejoindre au plus vite, abandonnant Mahaut aux soins du prince. Il y avait là tellement à dire, mais à qui ? À *une amie* ? ricana la princesse pour ne pas en pleurer. C'était bien la dernière chose dont elle avait besoin.

Se penchant par-dessus le bar du salon, elle se servit de la liqueur de prune. Elle préférait le vin, toutefois un verre de spiritueux éclaircissait parfois les méninges, disait le Prince. Quel avenir avait-elle ? En y réfléchissant, elle ne croyait pas véritablement devenir Princesse régnante. Le soutien de son oncle ne lui suffirait pas. Il n'y avait besoin

que d'une rumeur pour ternir ses chances... Les murmures ne viendraient pas des jeunes domestiques d'écurie qui l'avaient débourrée quand elle vivait à la campagne. Cela ne viendrait pas non plus des vieux précepteurs de son oncle qu'elle avait « taquinés » par des jeux puérils. Étaient-ils seulement encore en vie ? se demandait-elle. Pas les domestiques du palais qu'elle avait accueillis en elle à sa maturité, elle les avait eus sous le couvert de la nuit et d'un loup, lors d'évènements où les dames étaient en nombre. Ils savaient avoir goûté au sang bleu, néanmoins cela était tout. Ne demeuraient donc que les deux freluquets, Teobald d'Agilert et son cousin, qu'elle avait défiés à l'adolescence lors d'une visite de leur demeure avec le Prince. *Quelle imbécile ai-je été !* se maudit-elle. Et puis... il y avait l'Honorable monsieur De Loka.

Le cœur de la princesse se mit à battre plus fort que de raison. *Non, se dit-elle, le fils du baron ne dira rien à personne.* Il était d'une noblesse trop lumineuse. Le souvenir de la nuit s'imposa à elle. Le mal qui appesantissait son cœur trouverait un adversaire en l'homme. Il pourfendrait cette peine et apporterait de la joie ; la princesse en était sûre.

Ayant retrouvé de la gaieté dans l'espoir des bras de De Loka, Mahaut prit cette direction. Légère, elle traversa le pont, cependant arrivée sur place elle fit face à un intendant. Elle ordonna :

- Je dois voir l'Honorable monsieur De Loka.
- Altesse, le capitaine a mis aux arrêts monsieur de Loka.
- De quel droit ?

L'homme baragouina une réponse incompréhensible face à la présence princière. Furieuse, Mahaut opéra un demi-tour et se rendit sur la passerelle de navigation pour confronter le perfide capitaine, mais le second redirigea l'Altesse vers le bureau du commissaire de bord. En y pénétrant, elle se retrouva face aux deux hommes, honnis et bénis. Mahaut tempêta :

– Capitaine ! Quelle odieuse pensée vous a fait croire que vous aviez le droit d’interroger l’Honorable monsieur De Loka ? Il est mon feudataire ! Vous n’avez nulle autorité sur lui.

– Altesse, répondit l’homme avec agacement. Cet homme est mon principal suspect dans le double meurtre perpétré à mon bord. Après une fouille approfondie de sa cabine, nous avons découvert ça.

Le marin tendit à la princesse une pierre précieuse qu’elle n’eût pas de mal à reconnaître, même sans en avoir jamais vu avant : une gemme de lapis-lazuli gravée des runes de la magie interdite de manipulation.

– Le fléau des Princes, murmura la princesse.

– En l’occurrence, il s’agit d’altération émotionnelle.

– D’amour, je présume. Utilisé sur Luciana Olvira pour qu’elle l’épouse et que la famille De Loka retrouve bonne fortune.

D’un geste du pouce, la princesse frotta la pierre, se libérant du sortilège... Elle fut déçue que le criminel ne changea pas d’apparence. Elle aurait préféré subir le sort d’un petit gnome que du bel homme regardant piteusement ses mains. Une colère froide montait en elle. Il n’y avait plus de doute quant au coupable. Luciana Olvira avait dû faire preuve d’une volonté implacable pour se libérer du sort et accepter la proposition matrimoniale de son oncle. De Loka avait accompli la faide, la princesse en était sûre. Le capitaine reprit :

– Nous allons demander à la mage de nous donner son avis et...

– Inutile. Il n’y a qu’un châtiment pour l’usage de cette pierre.

– Mais il n’a rien avoué, hésita le capitaine brutalement moins impressionnant. Nous devons l’interroger sur les meurtres.

– Placez-lui une corde autour du cou, ouvrez-lui le ventre et pendez-le par-dessus bord.

La magie était au cœur de cette affaire, se disait Alexandra. Les morts vidés de leur sang ; l'impossibilité pour l'agresseur de Vincenzo d'entrer sans se faire prendre par les gardes ; la pierre retrouvée chez le noble ; les flammes qui étaient sorties de ses mains ; la présence de la magicienne ; et fatalement, le bateau lui-même... la pigiste en était sûre, tout était lié ! Penchée au-dessus de ses notes, elle dodelinait de la tête. Elle était perdue dans le brouillard. Elle imaginait que cela était dû à la complexité du drame, cependant les dizaines d'heures sans dormir n'aidaient pas. Elle parvenait à faire le lien entre les deux morts et le noble. La méthode d'apparition mystérieuse, tout comme la ponction sanguine, pouvait être le fruit d'une magie qui lui était inconnue. La perquisition du capitaine avait révélé la pierre magique, peut-être y avait-il d'autres artifices cachés dans la cabine. Pour combler les trous de son article, que la jeune femme imaginait déjà être le plus grand que la presse diantienne eût publié, il lui faudrait interroger le noble-né, mais une chose était claire : cette affaire était désormais presque résolue. Ne manquait que quelques détails... Elle s'endormit pour une micro-sieste de trente secondes... La magie était au cœur de ce mystère, se disait Alexandra en reprenant conscience sans s'être rendu compte de la perte de cette dernière.

La jeune femme n'était plus bonne à rien. Cela arriva au point où, quand Camille Cavour apporta le repas du midi dans la cabine, la pigiste ne réalisa pas sa présence. Il fallut que l'hôtesse passât ses mains devant les yeux de la fille pour une réaction, qui fut assez décousue.

— La magie est la clef, répéta plusieurs fois Alexandra sur un ton qui inquiéta Camille.

La femme finit par quitter rapidement la cabine.

Au-dessus de ses papiers, Alexandra alternait entre recherche et inconscience, due à des micro-siestes incontrôlables. Elle n'était plus qu'à un battement de cils de commencer à entendre des voix quand le mot « sang », sur l'une de ses notes, lui provoqua un pic d'adrénaline. Il s'agissait d'un extrait de citation de Dinis Mendez « La magie du sang

était pratiquée par les navigateurs anciens ». La jeune femme n'avait aucune idée de ce que cela signifiait et avait même oublié quand l'homme avait prononcé ces mots. Elle avait besoin de plus.

Sûre d'elle, la journaliste parcourut les quelques mètres qui séparaient sa cabine de celle du directeur de la Compagnie diantienne des navires princiers et frappa. Le notable ouvrit et dévoila son air sombre. De tout évidence, il n'avait pas beaucoup plus dormi qu'Alexandra, qui entra sans être invitée et commença à parler plus rapidement que voulu :

– Monsieur Mendez, je ne me rappelle plus bien quand, ni sur quel ton et humeur, mais j'ai la croyance que vous avez parlé d'une chose sur laquelle j'aimerais que vous reveniez !

– Pardon Mme Guardi, hélas l'heure n'est plus vraiment à cela. L'Honorable monsieur De Loka est mort. C'est une catastrophe.

– Vidé de son sang ? demanda de façon empressée la fille.

– Eviscéré par pendaison, murmura l'homme.

– La peine de haute trahison pour un double meurtre ?

– Il possédait un fléau des Princes. Si j'avais su, je n'aurais jamais organisé ce voyage. Un noble exécuté au bord de l'Aube, vous imaginez ?

– Oui... ça risque de refroidir certaines personnes. Pouvons-nous revenir à mon affaire ? Parlez-moi de la magie du sang pratiquée par les navigateurs anciens !

L'homme blêmit en entendant cela, néanmoins il se ressaisit rapidement.

– Il s'agit de vieilles bénédictions. D'avant la réforme. Et encore utilisées au siècle dernier par les armateurs. Il s'agissait de sacrifices...

– Humains !

– Absolument pas, se choqua presque l’homme. De quelques millilitres de sang.

Alexandra ne cacha pas sa déception. Allant plus loin dans la description de cette antique pratique, Mendez détailla le sacrifice quotidien de quelques gouttes de sang par le légitime propriétaire du navire offrant, selon la légende, chance et fortune au bateau.

Décue de la disparition de cette piste, la jeune femme rejoignit le bureau du commissaire de bord pour obtenir des informations sur l’exécution de De Loka. Le capitaine, notant l’état de la journaliste, ordonna à un intendant de la reconduire dans sa cabine pour qu’elle dormît, cependant elle repartit lorsqu’il tourna le dos.

Accoudée au bastingage de la proue de l’Aube, Alexandra réfléchit comme elle le put. Dodelinant plusieurs fois de la tête, elle manqua de chavirer, mais se raidit sous le coup d’un affût d’adrénaline horrifique. Face à la mer, la figure d’étrave, représentant une déesse des océans des temps jadis, n’était plus d’une magnifique couleur d’or : elle était rouge sang... Prise d’une pulsion déraisonnable, Alexandra tendit le bras pour la toucher. Déséquilibrée, elle fut à un mouvement de roulis de la chute, mais y parvint. *Du sang !* réalisa-t-elle.

Visionnaire, Alexandra comprit toute l’affaire. Marchant d’un pas déterminé, elle prit le chemin de la cabine de la princesse. Elle aurait préféré se rendre auprès du capitaine, cependant elle perçut enfin qu’elle était aux portes de l’évanouissement. Par deux fois, elle se frappa de sa main ensanglantée pour se maintenir éveillée. Arrivant au bord de la perte de connaissance, elle entra dans la chambre où la princesse n’était pas, néanmoins la magicienne et la marquise oui, et dit en tendant sa paume rougie :

– C’est la magie du sang ! Arry Tilcho mourra ce soir à minuit !

Puis, elle s’évanouit.

Chapitre 09

Après avoir placé une Alexandra comateuse dans le lit qu'elles avaient occupé à tour de rôle, Agathe Baroque et Empéria de Strozzi s'interrogèrent sur les dernières paroles de la fille. La magicienne aurait parfaitement pu pénétrer l'esprit de la journaliste, ou la réveiller, néanmoins elle ne voulait pas que la jeune femme se courrouçât de son comportement intrusif. La marquise, bien que doutant de la déclaration surprise, ne pouvait faire l'impasse sur l'information et se rendit auprès de la princesse, abandonnant la journaliste aux soins de dame Baroque.

Agathe rit de la situation. Elle ne s'était que peu intéressée à cette histoire de meurtre, se sachant parfaitement en sécurité, et imaginant, au besoin, pouvoir la résoudre en quelques secondes en pénétrant profondément l'esprit de tous les passagers. Devait-elle le faire ? se demandait-elle. Ce ne prendrait que quelques secondes, mais cela ne la concernait pas. Il ne s'agissait pas de créatures monstrueuses comme la noirceur venue du centre de la terre ou l'administration. Était-ce bien le rôle qu'elle voulait assumer ? Et puis, Alexandra avait de toute évidence découvert quelque chose par elle-même.

Tergiversant, la magicienne finit par décider d'agir avec modération. D'un sort, elle altéra la pièce pour que le sommeil en son sein soit réparateur. Puis elle sortit en verrouillant la porte d'un sortilège, de sorte qu'elle ne s'ouvre plus que de l'intérieur. Finalement, elle se rendit en direction de la cabine d'Arry Tilcho, un pont plus bas.

En chemin, la magicienne réfléchit à cette histoire de « magie du sang ». Il existait en tout lieu des légendes autour de magie de ce type, toutefois aucune qui fut vraie. Le sang humain n'avait pas de pouvoir en soit et il ne s'agissait pas de l'élément biologique qui stockait le mieux l'ère. Au mieux, il avait un usage rituel, mais rarement plus... *À moins qu'il ne s'agisse d'un marqueur génétique*, pensa la magicienne. C'était cela ! Un sort meurtrier avait été lancé sur le « sang » de la famille Tilcho.

Arrivée devant la cabine d'Arry, la dame n'eut pas à discuter bien longtemps pour convaincre les deux hommes en faction de la laisser entrer.

La Chambre était de même facture que la première qu'elle avait occupée. Arry Tilcho et sa confesseuse étaient à genoux, les mains jointes dans la prière. La magicienne nota immédiatement une chose qui lui avait échappé : l'absence de pensées détectables de l'homme, sans doute dû à une maladie génétique congénitale. Se concentrant, elle modifia sa propre chimie cérébrale. Ne pouvant maintenir sa modification très longtemps, les voix intérieures du commun s'en retrouvant déformées jusqu'au seuil de douleur, elle plongea profondément dans les pensées cotonneuses, mais ne nota rien, hormis le profond attachement de l'homme à sa confesseuse.

– Vous êtes la mage ? demanda la jeune religieuse en s'interposant. J'ai déjà dit au capitaine que Monsieur Tilcho ne pouvait pas répondre aux questions.

– Et j'imagine que vous ne pourrez pas le faire à sa place... Pourquoi êtes-vous là ?

– Moi ?

– Oui.

– J'ai la charge de subvenir aux besoins de Monsieur Tilcho.

– Vous n'êtes pas une domestique, non ?

– Je suis initiée de l'Ordre des sœurs julianites de la sainte bienveillance.

– D'accord, hésita Agathe. J'imagine que vous vous occupez de Monsieur Tilcho depuis quelque temps ? Il n'a pas d'ennemis ?

– Qui pourrait être sincèrement l'ennemi d'un homme si pur ?

– Oui... j'imagine qu'il n'est pas directement une cible. Peut-être sa famille ?

Gentiment inquisitrice, la magicienne fit le tour de la petite cabine, sans rien noter de particulier. Elle s'excusa du dérangement et sortit, fit quelques pas, et pénétra dans la chambre de feu l'autre Monsieur Tilcho.

C'était le même genre de pièce que la précédente. Le corps du mort avait été déplacé près de celui de sa nièce. L'intendant dans l'encablure de la porte lui confirma que rien d'autre n'avait été bougé ; pas par lui du moins. La Dame ne s'attendait pas à mieux voir qu'Alexandra, néanmoins elle espérait mieux sentir. Faisant jouer les flux d'Érèbe, elle fit apparaître une volute de poussière. D'abord inerte, les petites particules magiques imprimèrent un mouvement jusqu'à former comme une silhouette humaine : la posture qu'avait prise Vincenzo Tilcho avant que son âme ne quitte la réalité. La magicienne tourna autour de la forme ; elle était debout, légèrement courbée, et ses deux mains tendues comme pour saisir un bras le frappant à la jugulaire. Sondant la zone, la dame ne perçut pas de marqueur biologique. Insistant, elle sentit quelque chose... Altérant son sort, les particules de poussière retombèrent au sol et recouvrirent le plancher, avant de prendre une nouvelle force : celle d'une femme à moitié nue armée d'une sorte de poinçon. La magicienne l'étudia, espérant reconnaître une passagère, toutefois les pensées de l'intendant l'embêtèrent.

– Quoi ? finit-elle par dire à la direction de l'homme.

– La... figure...

– Vous la connaissez ?

– C'est la figure de proue du bateau !

La magicienne fit un « Ah ! » perplexe en auscultant la forme. Les particules s'étaient synchronisées sur des marqueurs biologiques végétaux, ce qui corroborait la déclaration de l'intendant. Également, la délimitation au niveau du sol était floue, comme si l'agresseur ne faisait qu'un avec le plancher. Agathe comprit : ce n'était pas tant la figure que le bateau tout entier qui s'était attaqué à Vincenzo Tilcho. Mais pourquoi ? « Magie du sang » avait dit Alexandra... Agathe eut une épiphanie ! Elle prit la direction du lieu où se trouvaient les pensées de

la princesse et du capitaine, et demanda à l'intendant de dire au directeur de la Compagnie diantienne des navires princiers de les rejoindre.

L'information transmise de la marquise au maître du bateau l'avait laissée perplexe. Avec l'exécution du noble, il avait espéré la fin de cette affaire qui ternissait la réputation du navire et de l'équipage. La jeune journaliste, dont il soupçonnait le véritable âge, s'était montrée suffisamment maligne pour que ses conclusions, même émises sous le coup d'une fatigue extrême, ne soient pas ignorées. Ce fut lorsqu'il ordonna au commissaire de bord de prendre des dispositions pour protéger Monsieur Tilcho, qu'Agathe pénétra dans la pièce.

– Vous ne pourrez pas le défendre face à cette menace, dit-elle avec éclat.

– Comment cela ? demanda l'homme.

– Je vous explique pourquoi dans dix secondes, annonça-t-elle avant que dix interminable secondes de silence précèdent l'arrivée du directeur dans la pièce. Monsieur Mendez, ce navire est magique ?

– Oui, répondit le notable sans comprendre.

– Dis-nous en plus.

– Eh bien... hésita-t-il. Sa coque est hydrophobe, ce qui lui permet de glisser sur les mers. La légende du bord dit également qu'il est chanceux, pourtant cela n'est pas flagrant. Il s'agit probablement d'un mythe.

– Nous savons tout ça, intervint le capitaine.

– Et ce bateau a une centaine d'année ? demanda la magicienne.

– Oui.

– J'ai étudié l'histoire de la pratique de la magie de Dianty, et il y a cent ans, le type d'envoûtement équipant l'Aube n'était pas commun. Cette série de sortilèges a dû coûter extrêmement cher, surtout pour qu'il dure aussi longtemps.

– Probablement, dit le directeur sans comprendre. Je crois même que des mages étrangers furent spécialement invités à immigrer à Dianty pour cette tâche. Des Alloues. Auraient-ils jeté un maléfice ?

– En un sens. Je pense qu’il s’agit d’un élément de la commande de l’armateur.

– Cessez vos ronds de jambe et parlez juste ! tonna le capitaine.

– C’est grâce à Alexandra que j’ai compris, révéla finalement Agathe. Il s’agit d’un lien du sang. Une sécurité contre le vol qui a été mal implémentée. La famille qui a fait construire l’Aube...

– La famille Kuarol, répond Monsieur Mendez aux signes de tête de la magicienne.

– Les Kuarol ont lié leurs gènes, leur sang, au navire. Afin qu’il ne puisse être volé.

– En quoi cela empêcherait le vol ? demanda la marquise alors que la princesse se cachait presque dans son dos. Aucun Kuarol n’est ici.

– Il n’y a plus de Kuarol, dit le directeur. C’est pour cela que le bateau est passé entre les mains du prince.

– Techniquement, il existe toujours des Kuarol, révéla la magicienne. Ils sont mêmes à bord. Enfin, étaient pour deux d’entre eux. Les Tilcho. D’une façon ou d’une autre, l’un des ancêtres de cette famille est directement lié à l’autre. Les liens du sang servent souvent à sécuriser des sortilèges pour qu’ils ne soient actifs qu’en présence d’une personne particulière, ou d’une famille dans notre cas. La légende dit que le navire est chanceux, mais s’il ne l’est pas, c’est probablement parce que ce sort est lié à la présence à bord d’un membre de la famille Kuarol. Le bateau n’est-il pas plus maniable qu’habituellement ?

– Eh bien... hésita le capitaine. Peut-être un peu plus, oui. Pas de façon particulièrement notable.

– Parce que le paiement n’est pas complet.

– Paiement ? demanda la marquise.

– Les liens du sang sont assujettis à un moyen d’authentification. Un peu de sang versé. Tous les jours.

– L’ancienne pratique de bénédiction réclamait au capitaine de sacrifier quelques gouttes de son sang, dit le directeur livide.

– Disons 5 millilitres pour être large. La compagnie utilise le navire depuis quoi, dix ans ? Cela fait dans les 17 litres de sang de retard. L’Aube prélève son dû.

Tous les gens présents dans le bureau du commissaire de bord restèrent cois.

Les pensées de la princesse virevoltaient dans tous les sens, nota la magicienne. Mahaut était bouleversée, un peu inquiète, Agathe lut plus avant. Elle ne comprit pas tout, la peur et la dépression altéraient suffisamment la femme pour clore des portes, mais la magicienne perçut des bribes... Et elle en fut horrifiée ! Ce qu’elle avait pris pour une relation consentie entre la princesse et le fiancé était en réalité un viol ! Mahaut ne le réalisait pas pleinement, cependant cela la marquait plus qu’elle ne se l’avouait. Elle était au bord de l’effondrement. Soudainement, sans que la magicienne ne fit rien, elle reprit courage et dit :

– Comment protéger Arry Tilcho ?

– Je ne sais pas trop, hésita la mage toujours marquée par ce qu’elle avait lu.

– Pouvez-vous stopper le sortilège ?

– Pas sans des jours, voire des semaines, d’études. Ce bateau est entièrement ensorcelé, si je ne fais pas attention, il risquerait d’être détruit.

– Pouvons-nous mettre Monsieur Tilcho sur une chaloupe ?

– Il n’y en a pas, révéla le capitaine. L’Aube n’a jamais connu d’avarie, même par forte tempête ; et personne n’est jamais passé par-dessus bord.

– Placer ce monsieur au-delà des limites du bateau le protégera-t-il ? Sur un radeau de fortune, par exemple ? demanda la princesse à la magicienne.

– Tout dépend du niveau de complexité du sort, reprit Agathe. L’Aube pourrait, d’une façon ou d’une autre, se diriger seul vers sa cible.

– Je ne suis pas sûr que Monsieur Tilcho puisse demeurer sur un « radeau de fortune », intervint le directeur. Il faudra voir avec la religieuse, mais son idiotisme me semble grand.

– Il n’est pas idiot. Sa pensée est aussi complexe que la vôtre.

– *Berid na saithi inna n-oenur, ar is iat riachtanas flatha nemda*, récita la marquise dans l’antique langue liturgique.

– Cela ne me dit pas comment le sauver ! tonna la princesse avec force. Je veux des solutions, pas des jérémiades !

Mahaut avait décidé de jouer pleinement son rôle. Elle était la princesse, la plus haute autorité à bord. C'était elle qui commandait et ses décisions seraient sources de malheur si elle n'était pas à la hauteur. Pour autant, elle ne pouvait complètement faire l'impasse sur ses sentiments et son profond mal-être.

L'Honorable monsieur De Loka n'était donc pas coupable des meurtres... bien qu'il restait coupable d'une odieuse manipulation, se rappelait la noble-née. Elle ne savait pas ce qui de la manipulation qu'elle avait subie, ou de la condamnation qu'elle avait prononcée, était le plus terrible dans son cœur. Elle avait du sang sur les mains. Évidemment, elle ne craignait pas la justice. Éduquée comme tout potentiel héritier, même lointain, elle connaissait des grandes lois de la constitution princière, et l'usage du fléau des Princes valait une condamnation à mort. La déchéance de la famille De Loka devait être infiniment plus grave que ne le disait les rumeurs, comprit la jeune femme.

Souhaitant un moment de calme, et informée de l'inaccessibilité de sa cabine, elle s'installa dans celle du capitaine. Se massant les tempes, elle ne réalisait pas qu'elle pleurait. Était-ce cela la vie de princesse régnante ? se demandait-elle. Elle n'avait jamais pris le temps d'y réfléchir, néanmoins il était vrai que son oncle semblait parfois pris de profonde mélancolie. Elle ne savait qu'en penser. S'agissait-il d'un prix de plus à payer pour le titre ? La vie de monarque en valait-il le coût ? Mahaut n'était pas sotte pour croire que les existences du commun étaient plus simples. Ou peut-être l'étaient-elles ? Oui, ces vies étaient plus simples. Plus faciles. Et plus injustes. Plus inéluctables. La princesse pourrait bien crouler sous le travail qu'elle ne manquerait jamais de nourriture ou de sécurité... Et elle pourrait véritablement agir sur le monde, à l'opposé de la plèbe à la vie prédestinée.

Était-ce bien le moment pour toutes ces pensées ineptes ? se dit la princesse. Si la révélation sur tout cette aventure était vraie, alors elle

n'était pas en danger. Il n'y avait qu'une vie en danger ; celle d'un simple d'esprit qui plus était, mais aussi « prétendument » retardé que puisse être l'homme, il demeurerait sujet de la principauté.

Mahaut finit par rejoindre ceux qui réfléchissaient.

La marquise, toujours plus lucide que tout le monde, avait demandé aux deux autres dames de compagnie de s'occuper du calme des passagers. Il ne valait mieux pas que le détail de l'affaire se dévoile, la peur pouvant provoquer des paniques quand de bons mots apaiseraient les cœurs. La nourriture faisait également des merveilles et les cuisines de bord préparèrent un repas exceptionnel pour le midi, où la princesse se montra particulièrement souriante et avenante, bien qu'elle ne puisse porter ses atours les plus majestueux.

Du côté de la magicienne, elle redit ne pas pouvoir simplement contrer le sort et lança en l'air plusieurs alternatives. Elle dit :

– Le mieux que je puisse faire est de détourner la cible. Monsieur Tilcho n'est pas personnellement visé, et s'il se trouve à bord une personne disposant de caractéristiques proches, je pourrai « transférer » le maléfice.

– Vous voulez dire qu'il existe un moyen de sacrifier n'importe qui d'autre ? Demanda, atterré, le directeur de la compagnie.

– Avec du temps, je vous dirais bien que oui. En l'occurrence notre choix est limité.

– Vous imaginez vraiment que quelqu'un accepterait de prendre la place de Monsieur Tilcho ? finit par demander la marquise, éberluée par l'échange.

Il y eut un petit débat moral entre les deux femmes, mais cela fut stérile.

Après le repas, la princesse s'enquit après du capitaine de la fabrication d'une embarcation de fortune. L'idée d'assembler des pièces de bois, comme des portes, fut étudiée, néanmoins la magicienne déclara que le sort qui envoûtait le navire demeurerait sur des éléments issus de

lui. L'intendance proposa de confectionner une sorte de vêtement flottant, comme il en existait en Granalbine, mais il y eut un problème que personne n'avait prévu : la faculté de Monsieur Tilcho à collaborer à son sauvetage.

– La religieuse prétend que l'homme ne se laissera pas faire, dit le commissaire de bord au capitaine. Il s'est énormément débattu lorsque nous avons voulu lui faire essayer le gilet rembourré de mousse. Au point de devoir renoncer pour ne pas le blesser.

– Eh bien nous l'assommerons avec de l'alcool ou un gourdin ! tonna le capitaine.

Cette réplique, entendue d'une oreille, fit sourire la princesse. Le temps filait de manière incontrôlable. Le repas du soir fut plus léger et Mahaut redoubla de grâce auprès des passagers. Plus à l'aise dans son rôle, elle se permit quelques échanges épars, y compris vis-à-vis de deux hôtesses de bord qui semblaient marquées par le poids du présent.

Si le schéma des évènements se répétait, Monsieur Tilcho serait attaqué entre minuit et minuit trente. Dans le salon carré, l'homme fut servi en liqueur au point de le faire s'effondrer. La religieuse, informée du plan, était livide lorsque les marins transportèrent son protégé. Il fut vêtu du vêtement rembourré et placé dans un large tonneau avant d'être « jeté » à la mer. La magicienne ayant réalisé un sort hydrophobe, la barrique flotta sur les eaux calmes, reliée au navire par une corde.

Ne restait plus qu'à attendre...

Quand Alexandra se réveilla, elle n'eut pas le sentiment d'avoir dormi. La sensation était différente. Comme d'avoir été étreinte par un nuage. Cotonneux. Doux au toucher, mais pas comme au contact de la soie, plutôt comme la texture de la peau d'un champignon de couche ; étrange et rassurante.

Se levant, elle nota qu'elle ne se trouvait pas dans sa cabine. *Celle de la princesse*, réalisa-t-elle. L'idée d'avoir dormi ici et, par cela, de l'avoir chassée la rendit penaude. La journaliste avait déjà ressenti cette sensation une année plus tôt quand elle s'était réveillée dans la luxueuse chambre d'amis du manoir de Dame Baroque. Elle n'était pas à sa place, se convainquit-elle.

Sortant, elle eut un frisson. La nuit était de jais. Dans le ciel, les étoiles demeuraient. Il y avait peu de bruit. Descendant d'un pont, elle ne croisa personne jusqu'à arriver à la passerelle de navigation. Là, l'officier de quart lui dit qu'il n'était pas loin de quatre heures du matin. Quand elle s'enquit de l'affaire, elle eut comme réponse qu'un haussement d'épaules. Le matelot à la barre révéla tout de même avoir vu le directeur de la Compagnie diantienne des navires princiers dans le salon rectangle.

Rejoignant le lieu, Alexandra se posait mille questions. Les heures ayant précédé son sommeil demeuraient nébuleuses, néanmoins certaines conclusions qu'elle avait réalisées étaient vivaces. Quand elle entra dans la pièce, son cœur battait de crainte et d'excitation. Trop extrême dans ses humeurs pour faire preuve de prudence, elle attendait de recevoir la confirmation de certaines de ses hypothèses.

- Monsieur Mendez, s'introduisit la journaliste.
- Oh Madame Guardi, fit l'homme d'un air affable et triste. C'est un soulagement de vous savoir sur pied. Venez ! Prenez place. Je méditais.
- J'imagine que Monsieur Tilcho n'a pas survécu à la figure d'étrave, déclara fataliste la jeune fille en s'asseyant.

- C'est malheureusement juste.
- La lignée illégitime des Kuarol est donc morte ? Cela a-t-il sauvé l'Aube ?
- Je crains bien que le navire ait toujours besoin d'un peu de sang pour parfaitement se régénérer, murmura l'homme le regard sombre. Une vie devra encore s'éteindre pour qu'il retrouve sa pleine mesure.
- Celle de la princesse ? demanda la journaliste qui se voyait confortée dans ses hypothèses.
- Diable non, s'offusqua l'homme. La mienne.
- Je croyais que la propriété du navire se transférerait au prince. J'avais conclu que la présence de Son Altesse était de votre fait, comme celle des Tilcho.
- Non, dit faiblement le directeur. La présence princière est réellement fortuite. Je suis heureux de ne pas m'être trompé sur votre intelligence. Votre article sera, à n'en pas douter, un succès.
- « Dinis Mendez », celui qui sacrifia trois vies humaines pour la gloire d'un bateau... quel titre cela fera !

Malgré son air morose, l'homme ne put contenir un faible sourire. Alexandra en ressentit du dégoût. Quel être pouvait bien préférer un objet à une vie ? Et que dire de trois ? *Quatre*, réalisa-t-elle, l'homme s'étant inclus. Sans doute voudrait-il faire d'autres révélations, mais Alexandra pouvait parfaitement les déduire. Au cours de la dizaine d'années de possession de l'Aube, Dinis Mendez en était tombé amoureux ; notant qu'il se dégradait d'année en année, il avait dû effectuer des recherches approfondies pour découvrir le secret des sorts qui envoûtaient le navire ; dans un premier temps, il avait dû donner son propre sang puis, réalisant que cela ne fonctionnait pas, avait conclu à la perpétuation de la lignée Kuarol via une branche cachée.

- Je regrette la mort de l'Honorable monsieur De Loka, dit l'homme après quelques minutes de silence.

– Pas celles des Tilcho ? ironisa la journaliste, une seconde avant de réaliser que la phrase n’avait que pour but de pouvoir répondre une justification des meurtres.

– Je me suis beaucoup renseigné sur cette famille avant de prendre cette cruelle décision, renchérit le directeur sur le ton prévu par Alexandra. Des spéculateurs de la misère. La pire des engeances. Luciana Olvira exploitait de pauvres enfants dans ses usines de conditionnement. Et que dire de Vincenzo Tilcho ! Un libertin éphébophile adepte du monde de la nuit.

Alexandra s’abstint de renchérir sur Arry Tilcho, le directeur se justifierait sans doute en utilisant la faiblesse d’esprit du malheureux. Il n’y avait rien à dire à un tel homme, réalisa la jeune femme. Elle voulut le braver en déclarant qu’elle n’écrirait rien, cependant la folie de l’individu était manifeste et elle craignait une réaction violente. Elle se leva et lança avant de partir :

– Félicitations. Votre cher Aube obtiendra un article ne tarissant pas d’éloges sur sa beauté, au prix du sang de cinq personnes.

Une fois sortie du salon rectangulaire, et hors de vue de l’homme, sans doute heureux à l’idée de sa réussite, Alexandra courut à s’en rompre les jambes pour rejoindre la cabine du capitaine. Tambourinant comme une démente, elle révéla tout au maître de bord à l’œil endormi.

Dans les minutes qui suivirent, Dinis Mendez ,qui ne résista pas, fut saisi par les membres les plus massifs de l’équipage et entravé de fer par le capitaine en personne.

Chapitre 10

Une plongée dans l'esprit du directeur confirma toutes les déclarations d'Alexandra. Évidemment, le fait que l'homme eut certifié de lui-même toute l'accusation rendait cet acte inutile, néanmoins Dame Baroque voulait connaître tous les détails qui étaient, volontairement ou non, omis. La magicienne, qui avait passé l'année à parcourir les esprits pervers des pires criminels de Dianty, afin de confirmer ses condamnations à mort, fut surprise que l'homme soit si « sain ». Il s'était tant convaincu de la justesse de ses actes que ses pensées profondes en étaient de nacre. Sans l'intelligence d'Alexandra, la mage n'aurait jamais soupçonné l'homme. Cela piqua quelque peu son ego, et lui fit questionner ses méthodes d'élimination du pire de la cité. N'y avait-il pas, cachés sous la croyance en la sainteté de leurs actes, des hommes et des femmes qui ne méritaient pas de vivre ?

– Je ne vois pas de raison de faire quoi que ce soit, dit brusquement le maître du bord, ce qui ramena la mage à la réalité.

Le petit groupe, comptant la princesse, la marquise, le capitaine, le commissaire de bord, la journaliste et la magicienne, s'était réuni pour discuter du sort du directeur. Les aveux de l'homme le condamnaient, mais à la différence de noble-né qui avait détenu un objet absolument illégal, justifiant son trépas immédiat, il revenait à un tribunal princier de l'officialiser. Ainsi, sa survie était en question.

– Les tentatives pour protéger Arry Tilcho ont échoué, car le navire était trop proche de lui, dit la magicienne. Nous ne pouvions pas juste le jeter à la mer, il n'y aurait pas survécu de lui-même. Dans le cas de Monsieur Mendez, nous avons d'autres options.

– Et je me répète, se renfrogna le capitaine, je ne vois pas de raison de faire quoi que ce soit.

– D'autant qu'il souhaite être la prochaine victime du navire, lança Alexandra.

– Raison de plus pour qu’il reste en vie, intervint la marquise. Un tel être ne devrait pas avoir le « privilège » de se substituer à la justice du Prince.

– La princesse n’a qu’à le condamner, comme pour l’autre noble, tonna le capitaine.

– Les deux situations sont très différentes. La possession d’un fléau des Princes est...

– Inutile de réexpliquer cela, la coupe l’homme bourru. L’Aube fil sur l’eau comme jamais. Nous serons à vue de Vavira avant minuit. Nous pourrions peut-être le débarquer avant que le navire ne vienne se charger de lui.

– Un « peut-être » ne me suffit pas, dit la princesse. Dinis Mendez sera condamné dans le respect des lois de la cité.

Le capitaine de l’Aube haussa les sourcils et se soumit, mais Agathe perçut qu’il ferait le minimum pour protéger l’assassin.

Chacun s’en retourna alors à ses occupations, ce qui révéla à la magicienne qu’elle n’en avait plus vraiment. Ce n’était pas en une journée qu’elle développerait un contre-sort efficace et son incapacité à sauver le pauvre Monsieur Tilcho, véritablement innocent, ne lui donnait pas la volonté d’en faire plus pour un coupable. Sans but, elle marcha quelques minutes sur le pont jusqu’à ce que les pensées malheureuses de la religieuse ne l’attirassent dans la cabine de feu Arry Tilcho.

– Je suis navrée pour votre patient, dit la magicienne en s’invitant de mauvaise grâce.

– Le terme ne convient pas, répondit la nonne aux yeux rougis par les larmes. J’étais la confesseuse de monsieur Tilcho. Pour que demeurent sans tache les âmes des hommes et femmes purs, les sœurs julianites de la sainte bienveillance prennent sur elles leurs péchés involontaires. Ceux qu’ils font en rêves également. Nous les écoutons, nous les guidons, et nous leur narrons les paroles de Dieu.

Agathe acquiesça à ces bigoteries qu'elle sentait sincères. Malgré son ennui, elle laissa la femme parler, sachant que cela lui faisait du bien. La religieuse était si franche que cela rappela à la magicienne le directeur. Elle se demanda ce qu'elle découvrirait en explorant les pensées de la femme. N'y avait-il pas dans cette bonté légèrement écœurante quelque chose de réprobateur ? Enfant, Agathe n'avait jamais été croyante, et ce qu'elle avait vu du monde en grandissant l'avait définitivement fermée aux superstitions. Les gens aimaient se bercer d'illusions, tant sur eux-mêmes que sur ce qu'ils espéraient au-dessus d'eux. Comme pour la princesse et son idéal de noblesse. Ou Alexandra et son idéal de justice. Mais si cela leur faisait du bien, se dit la magicienne, pourquoi briser leurs illusions ?

Elle quitta un peu brusquement la confesseuse, en la laissant seule gardien de ses secrets. Rejoignant la cabine de la princesse, elle fit sortir les dames de compagnie, peu farouches en l'absence de la marquise.

– Considérez-moi comme une alliée, lança la mage au regard d'incompréhension de Mahaut. Nous finirons par nous apprécier, cela ne fait aucun doute, néanmoins je comprends votre situation. Considérez-moi comme une alliée dans un premier temps. Je ne tuerai pas pour vous, mais si vous avez le moindre désir, je serai là. Je ne vous demanderai rien. Vous ne serez même pas obligée de venir me voir. Considérez juste que je suis ici. En cas de besoin. À tout moment. De jour comme de nuit. Je ne dors jamais vraiment.

– D'accord... hésita la princesse qui ne savait quoi répondre à la diatribe soudaine et légèrement hallucinée.

Souriante, Agathe quitta la cabine, satisfaite, puis passa les heures suivantes à tranquillement réfléchir à la survie du directeur dans le salon rectangle ; ayant donné envie aux autres passagers de ne pas s'y trouver. Malheureusement, rien de bien neuf ne sortit de cette réflexion. À l'aube de la nuit, la magicienne fut surprise de voir venir vers elle Alexandra. La jeune femme louvoya de longues minutes avant de trouver le courage d'entrée.

- Bonsoir, hésita la journaliste.
- Bonsoir, répondit la mage.
- Je ne vous dérange pas ?
- Pas vraiment. Vous avez une question ?
- On ne peut rien vous cacher.
- Je ne lis pas en vous, ci là est le sens de votre phrase.
- Nullement ! Vous vous êtes engagée à ne pas le faire et je vous fais confiance pour tenir cette promesse.
- Eh bien je vous écoute, sourit la Dame en invitant Alexandra à s’asseoir.
- Ce n’est pas facile à dire. Voilà... J’ai peut-être été trop dure avec vous. Lorsque j’ai quitté votre service et lors de notre confrontation avec la noirceur venue du centre de la terre. Je crois pouvoir affirmer que j’ai mûri durant cette année et j’ai remis en cause beaucoup de mes croyances. Et voilà que je me trouve à la croisée d’un chemin. De nouveau... Vous prétendez que je puis utiliser la magie et cela m’intrigue. De même, la révélation de la véritable raison de ma présence à bord, écrire un article à la gloire d’un navire meurtrier, froisse ce qu’il reste de mon innocence, j’en ai peur...
- Vous voulez devenir mon apprentie ? écarquilla Agathe. Cela me ravirait.
- Eh bien, blêmit Alexandra. Je... je ne pensais pas à quelque chose d’aussi officiel... Pouvez-vous seulement enseigner à une femme ?
- Rien ne l’interdit. J’aimerais énormément vous voir revenir. Vous pourrez poursuivre en parallèle votre carrière d’autrice...
- Je crois que je préfère mettre en pause cet aspect de ma vie. Peut-être à jamais. Je ne sais pas. Je suis assez perdue.
- Partiellement ou à plein temps, je serai heureuse de vous enseigner ma science !

Sur cette exclamation, la magicienne tendit une main, qu’Alexandra serra en signe d’accord.

La pression sur les épaules de la princesse se faisait de plus en plus lourde à mesure que les heures s'approchaient de minuit. Le capitaine n'avait pas menti sur la vitesse de l'Aube et, malgré la nuit, Vavira était visible sous la Lune. Arriveraient-ils avant que ne sonne le glas ? s'inquiéta Mahaut. En dernier recours, ne demeurerait que la solution de Dame Baroque : faire voler l'assassin au-dessus du navire. La proposition semblait assez déraisonnable, néanmoins la magicienne s'était avérée convaincante dans sa capacité à accomplir ce prodige le temps d'une heure. N'avait-elle pas créé une colonne de feu digne de l'enfer dans les rues de Dianty ? Cette solution était de toute façon la seule qui mettrait efficacement Dinis Mendez hors de portée du navire, sans risque qu'il ne lui arrive grand mal. Plus que quelques heures, minutes, même, et tout serait fini. Mahaut espérait ce moment.

À la proue du bateau, nombre de passagers s'étaient attroupés pour voir l'île si proche. Les dames de compagnie avaient si bien effectué leur travail pour calmer tout le monde, que ces mêmes gens méjugeaient les conseils du commissaire de bord de demeurer dans leurs cabines, pour passer le repas. Heureusement, la Marquise avait prévu cette situation et avait demandé à l'équipages de nettoyer la figure de proue du sang qui la maculait. Cela n'avait pas été chose facile d'ailleurs, car la tâche fut angoissante.

Tantôt, la princesse s'était rendue aux messes de l'équipage pour les remercier de leur courage dans cette traversée. La fierté qu'elle avait alors lue dans leurs yeux la marquait encore. Cela l'avait raffermie dans sa volonté de devenir princesse régnante. Elle réalisait à peine la tâche colossale que cela représentait, mais comprit qu'elle avait effectivement besoin d'alliés sûrs. Et qui pourrait l'être plus qu'une personne qui n'avait nul intérêt ? Cela dit la magicienne n'était pas juste un être qui n'avait aucun désir particulier... elle était incontrôlable. Un agent du chaos. Et que valait ces belles déclarations sur l'amitié ? Pas plus qu'une déclaration d'amour, et Mahaut n'avait pas de bon souvenir de pareille chose. Pourtant... la princesse ne pouvait chasser cette idée de sa tête.

D'une certaine façon, cette magicienne barbare la captivait véritablement.

Enfin, minuit arriva ! Vavira n'était plus qu'à un petit kilomètre de distance. Dinis Mendez, qui n'avait pas résisté à sa conduite sur le pont, se croyant sur le point d'être sacrifié, sembla assez mécontent quand la magicienne lança son sort qui le fit s'élever une bonne dizaine de mètres au-dessus du bateau, néanmoins nul n'entendit ses réprobations... Une seconde plus tard, le navire ne fit plus de bruit malgré la voile gonflée de vent...

L'attention de tous était tendue ; ainsi tous se tournèrent vers le journaliste quand des flammes s'échappèrent brutalement de ses mains. Le capitaine hurla à la fille de stopper sa folie, le feu léchant le pont, comme attiré.

– Dame baroque, faites cesser cela ! supplia la jeune femme.

La magicienne n'en fit rien. Ses yeux étaient braqués sur le bateau et, comme prise d'une révélation soudaine, cessa de se concentrer sur Dinis Mendez, qui chuta ! Plaçant rapidement ses mains contre le bois, il y eut un craquement terrible, tant dans la « chair » du navire que sur le pont, où les jambes du directeur se brisèrent.

– L'assassin n'est pas la cible du bateau ! hurla Agathe. Suivez la direction vers laquelle les flammes pointes, je ne pourrai pas bloquer les mouvements du bois éternellement.

Comme prise par une pulsion, la princesse ordonna à la journaliste de prendre la tête de la troupe. Parcourant le « chemin » de feu, Mahaut, la marquise et le commissaire de bord arrivèrent au niveau de la cabine d'Arry Tilcho. Ouvrant la porte, le groupe fit face à la figure de proue du navire figée dans un mouvement meurtrier en direction du ventre de la religieuse tétanisé de peur. Sans plus de réflexion, la princesse saisit le bras de la confesseuse et la traîna à sa suite jusqu'à la magicienne.

– C'est elle la cible, haleta Mahaut.

La mage, marquée par l'effort, relâcha sa contraction, libérant brusquement les mouvements du navire. Tous à bord furent surpris du choc et s'effondrèrent. Agathe, plus résistante, s'apprêta à lancer son sort de lévitation sur la religieuse, mais la figure de proue apparut en « émergeant » du sol. Le bras armé d'une sorte de poinçon, elle allait éventrer la femme. Sans vraiment comprendre le sens de ses réflexes, Mahaut se plaça en bouclier sous les yeux horrifiés de la marquise qui voulut l'en empêcher. Le coup allait frapper, pourtant il fut stoppé par Agathe. De nouveau, le bateau était bloqué dans ses mouvements, mais cela sembla bien plus brutal. Comme si la volonté meurtrière du navire s'était mue en rage, la magicienne dut entraver la masse avec plus de force encore. Cette action entraîna des conséquences : le pont commença à littéralement craquer sous l'effort ! Alors que le sort semblait coûter de plus en plus, tant à la mage qu'au bateau, les passagers qui ne se trouvaient pas à l'extérieur sortirent précipitamment de leurs cabines. Quand un craquement brutal provoqua un véritable sursaut du pont, certains sautèrent à l'eau.

– Cessez ce que vous faites ! hurla le directeur aux jambes brisées entre deux gémissements. Vous allez détruire l'Aube !

– Princesse ? demanda la magicienne dont les cheveux luisaient d'un éclat étoilé.

– Ne laissez pas cette chose approcher ! ordonna l'intéressée de la plus princière des voix.

Alors, il n'y eut plus un bruit. Plus un craquement. Pour autant, le navire se brisa dans un délire de spasmes presque animal. Sous les ordres du capitaine, les intendants et hôtesse firent courageusement le tour des cabines pour jeter par-dessus bord les derniers passagers demeurés cloîtrés de peur.

À la fin, lorsque les protagonistes, frappés d'effroi, furent les seuls spectateurs de cette sourde cacophonie, la journaliste et le capitaine apparurent. Ils avaient fini l'évacuation. La fatigue d'Agathe était frappante tandis que le bateau se remplissait de ténèbres liquides et coulait. Mue par une force inconnue, la marquise porta littéralement la princesse et la religieuse pour les jeter à l'eau avec elle. Le capitaine hurla aux deux dernières femmes de suivre les autres par-dessus bord et saisit une hache. Alexandra bondit sur la magicienne pour la précipiter dans la mer alors que l'homme abattait son arme sur la figure de proue. À peine Agathe eut-elle la tête sous l'eau que le navire se brisa et coula.

Pour Alexandra, le fait que l'ensemble des passagers et membres d'équipage de l'Aube, y compris quelques personnes d'un âge avancé, des femmes portant des robes volumineuses et le directeur aux jambes méchamment brisées, parvinrent d'un seul cœur à rejoindre le rivage à la nage ne pouvait être qu'un prodige imposé par la magicienne et ses pouvoirs. Elle l'en remerciait intérieurement. Ne manqua que le capitaine, qui finit par sortir de l'eau alors que la journaliste trouvait enfin la force de se lever. Elle voulut l'aider, cependant il était d'une constitution infiniment plus robuste que la jeune femme et ce fut lui qui dut lui donner le bras pour ne pas qu'elle s'effondrât une fois les effets de l'adrénaline dissipés.

Tous les rescapés étaient dans un état assez contradictoire, entre joie et panique. À n'en pas douter, la traversée – et les meurtres y ayant eu lieu – serait dans toutes les conversations pour de nombreuses semaines. Néanmoins, l'ajout du naufrage ferait sans aucun doute entrer l'histoire dans l'épopée nationale. Et Alexandra s'engagea, face à un Dinis Mendez déconfit et souffrant, à ne jamais en écrire une ligne. Par cet acte, elle se convainquit de conclure cette période de sa vie. Elle espérait juste que son rédacteur en chef ne lui en voudrait pas trop...

S'approchant de son ex-employeuse, elle la découvrit légèrement amorphe. La confrontation d'avec la figure d'étrave avait été, de toute évidence, une épreuve. L'ex-journaliste proposa son aide, quelle qu'elle puisse être, mais la magicienne lui demanda juste de s'asseoir à ses côtés et de ne penser à rien. Ce qui ne fut pas possible jusqu'à ce qu'Alexandra réalisa la beauté de la mer reflétant la nuit.

Moins d'une heure passa pendant laquelle la majorité des gens restèrent relativement inactifs, se séchant du mieux qu'ils le pouvaient, dans le respect de la décence. Après avoir pris des nouvelles de chacun de ses sujets, la princesse s'approcha d'Alexandra et d'Agathe. Elle demanda :

– J'espère que vous n'avez aucun mal.

– Juste fatiguée, répondit la magicienne.

- Trop pour accomplir un nouveau prodige ?
- Tout dépend de la nature dudit prodige, sourit Agathe.
- Un signal, sourit en retour l'Altesse. D'après le capitaine, la garnison de l'île ne devrait pas être trop loin. Je préférerais qu'ils viennent à nous plutôt que le contraire.

La mage acquiesça. Déjà investie dans son rôle tutélaire, elle expliqua le sort qu'elle s'apprêtait à lancer, cependant son apprentie ne comprit pas un mot. Afin de ne pas provoquer d'infarctus aux plus âgés, la princesse informa tout de monde de la prochaine action d'Agathe, ce qui lui offrit un public attentif.

S'immergeant jusqu'aux hanches, la magicienne fit jouer les flux d'Érèbe, chose qu'Alexandra perçut légèrement. Alors, sortirent des eaux de petites sphères de lumière nacrée, ou plutôt des perles liquides, nota l'apprentie. Alors que tous fixaient les sphères, l'ex-journaliste observait Agathe. Sa chevelure était désormais comme le miroir d'un millier d'étoiles.

La princesse regardait également la femme immergée. Éblouie, elle finit de se convaincre que la Granalbienne ne pouvait pas « juste » être une mage. Elle réalisa qu'il n'y avait jamais eu avant maintenant, dans le pays des princes et princesses de Dianty, de femme pareille à cette magicienne. Il exhalait d'elle une aura irréaliste, tant merveilleuse que monstrueuse. Sa posture, son regard, son sourire... Elle était faite d'une nature extérieure, et pas uniquement parce qu'elle était étrangère. Il y avait plus. Mahaut désirait en savoir plus ! Autant qu'elle aurait souhaité la voir disparaître, car une faible crainte sonnait à son esprit : celle de devenir folle en découvrant la vérité sur la mage.

Arrivées à une centaine de mètres – ou plus, personne n'était vraiment à même de calculer – l'une après l'autre, les perles explosèrent en silence en des milliers de feux follets iridescents. Tous, même le directeur souffrant et geignant de ses fractures, en furent éblouis.

– Pourrais-je faire cela un jour ? demanda Alexandra quand Agathe, dégoulinante d'eau, revint s'asseoir sous le ciel scintillant.

– Et plus encore, répondit doucement la magicienne. Si vous étudiez consciencieusement, évidemment.

– C'est magnifique, se perdit la fille avant de se reprendre. Croyez-vous que cela fut dû au hasard que mes mains aient projeté des flammes au moment où le navire agissait ?

– Je n'imagine pas que vous le pensiez vous-même. Il y a effectivement un lien entre les deux. Sans doute un enchevêtrement de localités. Peut-être autre chose. Je ne puis plus vérifier. Dans tous les cas, je remercie le hasard d'avoir provoqué cela.

– Croyez-vous vraiment que le hasard puisse mettre en commun tant de choses ? Ne serait-ce pas plutôt le destin ?

– À n'en pas douter, nous aurons loisir de philosopher sur la question à l'avenir, rit la magicienne avant de se taire de fatigue.

Le spectacle céleste se conclut après dix minutes. L'heure suivante fut calme. Certains parvinrent à s'endormir à même le sable, d'autres restèrent simplement à regarder la mer. Vers deux ou trois heures du matin, une cohorte de flammèches parut au loin. Il s'agissait d'une petite troupe de gardes princiers. La princesse, distinguée malgré la situation, se présenta à eux et tous mirent genou à terre.

Le chemin vers Fort-Vavira, la citadelle de l'île, se fit lentement. Les hommes d'armes ne dissimilèrent pas leur surprise quant au nombre de survivants au naufrage, la côte Est étant particulièrement traîtresse. La princesse refusa un cheval proposé par le chef de la garde et demanda plutôt que la troupe cède leurs montures aux plus faibles, et à la religieuse en priorité.

Alors qu'elle quittait la place, Alexandra jeta un dernier regard à la mer, si calme, où elle distingua au loin comme une forme : celle d'une déesse des océans des temps lointains plongeant dans les eaux noires et éternelles.

Fin

En 2024, venez découvrir « **La Corruption de l'Ichor** »,
le tome 2 de « Les Chroniques de la Guerre Hallucinée »



<https://fr.ulule.com/la-corruption-de-l-ichor>

